N° 137 1er Février 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les Missions divines

La Mission du Fils

Parlant des trois personnes de la sainte Trinité, nous disons qu'elles viennent demeurer dans l'âme en état de grâce. Quand il s'agit du Père considéré à part, on ne saurait dire autre chose. Mais pour le Fils et le Saint-Esprit on ajoute couramment qu'ils sont envoyés en mission chez nous. Nous allons méditer sur ces missions divines. Notre vie d'intimité avec la Trinité établie en nous ne pourra qu'y gagner.

Une personne chargée d'une mission reçoit les ordres ou les conseils d'une autre et pour les exécuter s'en va, entreprend un voyage plus ou moins long, arrive dans un pays nouveau. Ainsi l'ambassadeur d'un roi quitte sa patrie pour aller près d'un roi étranger lui porter quelque message. Mais il peut se faire aussi que cet homme habitait déjà près du roi étranger, sans avoir le titre d'ambassadeur. Du jour où il reçoit cette fonction, il devient l'en-

voyé de son roi, bien qu'il n'ait pas eu à se déplacer. Mission ne comporte donc pas nécessairement un départ et une arrivée. Quand Dieu apparaît à Moïse au pays de Madian et l'envoie aux Hébreux sur la terre d'Egypte, il lui dit : « Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui est, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob m'envoie vers vous. » Il eût pu lui dire les mêmes paroles au pays d'Egypte, au milieu même des Hébreux. Moïse n'eût pas moins été l'ambassadeur de Dieu parmi les Israélites. Bien d'autres fois, soit à lui, soit aux prophètes qui lui succéderont, de telles missions seront confiées sur place. Celui qui les éclipsera tous, l'envoyé par excellence, le Messie, sera sur place d'avance, lui aussi. Étant Dieu, le Verbe incarné était déjà dans le monde. Saint Jean le dit au commencement de son évangile. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui : il était dans le monde, le portant tout entier par la puissance de sa parole créatrice. Il y était, et pourtant il y vint : le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Il existe désormais à un nouveau titre sur la terre, dans cette chair humaine qu'il assume en personne.

Mais, dira-t-on, pour venir en qualité d'envoyé, il faut encore, il faut du moins recevoir un ordre ou un conseil de la personne qui envoie. Or recevoir une mission suppose une certaine infériorité, car c'est subir une influence. Comment dès lors une personne divine peut-elle recevoir une mission ?

Les personnes divines sont supérieures à toute la création. Nulle créature ne peut avoir autorité sur elles et les envoyer, c'est bien évident. Quand une âme sainte prie le divin Esprit, cette âme fût-elle la bienheureuse Vierge elle-même entourée des apôtres au Cénacle, elle n'envoie pas l'Esprit-Saint. Une personne divine pourra-t-elle en

envoyer une autre ? Elles sont absolument égales entre elles. Nulle n'est supérieure à l'autre. Cependant le Fils est engendré par le Père, et le Saint-Esprit tire son origine du Père et du Fils. Et cela suffit pour que l'on puisse dire à l'occasion que le Saint-Esprit est envoyé par le Père et le Fils, et que le Fils reçoit une mission du Père. L'occasion se présente chaque fois que les personnes divines se trouvent d'une nouvelle manière dans un lieu, dans une âme.

Elles y viennent simultanément. L'œuvre nouvelle qui explique leur venue est commune au Père, au Fils et à l'Esprit. Mais dans l'accomplissement de cette œuvre et dans le fait de leur venue, elles gardent les rapports qui sont les leurs de toute éternité. Le Père ne doit à personne d'avoir pu agir et de se trouver là. Il n'a rien qu'il tienne d'un autre. Le Fils et le Saint-Esprit, au contraire, n'ont rien qui ne vienne du Père. Leur pouvoir d'agir, tout en étant identique à celui du Père, ne leur appartient que par lui. Ils ne l'exercent qu'en vertu de la communication que le Père leur en fait éternellement. La présence nouvelle qui en est la conséquence a ceci de particulier qu'elle s'effectue à raison de leur originelle dépendance par rapport au Père. C'est pourquoi l'on dit qu'ils sont envoyés par le Père.

Quand le Verbe est entré dans le monde, suivant le mot de saint Paul, *ingrediens mundum* (1), quand il s'est fait chair pour habiter parmi nous, ainsi que s'exprime saint Jean, il le fit donc en vertu d'une mission reçue de son Père. « Ce n'est pas de moi-même que je suis venu, dit-il, mais celui qui m'a envoyé est vrai : vous ne le connaissez point, moi je le connais, parce que je suis de lui, et c'est lui qui m'a envoyé (2). » Néan-

(1) Hebr., x, 6. — (2) Joan., VII, 28-29.

moins telle est la nature de cette mission reçue que saint Paul peut dire en vérité que le Fils de Dieu est venu lui-même, qu'il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de l'esclave (1). Et ces deux sortes d'expressions, quoique opposées les unes aux autres, sont à prendre dans leur sens propre, elles sont vraies les unes et les autres pareillement. Par une seule et même volonté, que le Père et le Fils possèdent en commun, l'incarnation rédemptrice fut décidée. Cette volonté est la volonté du Fils non moins que celle du Père, et c'est pourquoi nous avons raison de remercier le Fils de s'être incarné pour nous. Mais cette volonté, il la tient avec toute sa nature du Père qui l'engendre éternellement, et c'est pourquoi nous devons rendre grâces au Père de nous avoir envoyé son Fils, comme le dit le même saint Paul : « Lorsque arriva la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, né sous la Loi, pour affranchir ceux qui sont sous la Loi, afin de nous conférer l'adoption. Et parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, lequel crie : Abba! Père! (2) »

Après la mission visible du Fils sur la terre et comme suite de celle-ci, voici maintenant une mission invisible qui a nos âmes pour théâtre, et qui s'y accomplit le jour que la grâce nous est donnée. Ce jour-là en effet la sainte Trinité est présente d'une manière toute nouvelle. Il n'y a point acquisition de sa part, ni modification quelconque la concernant. Tout le changement est du côté de la créature qui évolue sous l'influence divine. Notre âme entre avec les trois divines personnes en des rapports nouveaux. Jusque-là nous n'avions avec Dieu qu'une relation d'effet à cause. Il nous soutenait dans l'existence comme il le fait pour toute créature. Désormais il nous

(1) Philip., II, 7. — (2) Gal., IV, 4-6.

est présent d'une présence spéciale, comme l'objet avec lequel nous entrons en contact par connaissance et par amour et que nous possédons à ce titre intimement en nous. Nous jouissons ainsi des trois personnes. Toutes les trois se donnent à nous. Mais toutes les trois avec les rapports qui les distinguent et les unissent. Le Père vient sans être envoyé, car il est la première personne qui ne procède d'aucune autre. Le Fils vient comme envoyé par son Père. Saint Paul nous le disait tout à l'heure. Et la raison en est toujours la même. Inutile de la redire.

Cherchons plutôt à voir en quoi consiste dans notre âme la marque de la seconde personne, cette image d'elle-même qui doit, d'après ce que nous avons dit, nous mettre en mesure de l'atteindre spécialement. Cette image du Verbe, c'est une capacité surnaturelle de connaissance qui nous est communiquée en même temps que la grâce pour nous initier aux secrets de Dieu.

Si je peux, toute chétive créature que je suis, dire à qui je veux ma pensée intime, ce mot qui livre mon cœur, comment Dieu ne le pourrait-il pas ? Dieu le peut et a voulu nous initier à son mystère intérieur. Il nous a donné part à cette connaissance parfaite qu'il prend de lui-même dans son Verbe éternel. Quand Simon-Pierre, premier des apôtres et au nom de tous, fit solennellement cet acte de foi au Fils de Dieu que les évangélistes ont rapporté, Jésus lui répondit : « Heureux es-tu, Simon, fils de Jean, car ce n'est pas la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui dans les cieux (1). » Dans le même sens tout à fait saint Paul écrivait aux Éphésiens : « Je demande que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse et de révélation dans une parfaite connaissance de

(1) Math., xvi, 17.

lui-même. Qu'il illumine les yeux de votre cœur pour que vous voyiez quelle est l'espérance que vous ouvre son appel, combien riche est son glorieux héritage parmi les saints, etc. (1). » Le Père éternel étend jusqu'à l'intelligence du croyant la génération spirituelle de son Verbe par cette illumination surnaturelle qui nous fait connaître Dieu en lui-même et tout en lui. Le Père connaît toute chose en son Verbe et par son Verbe. C'est là que tout est pensé et vécu par lui de toute éternité. Et nous participons au Verbe de Dieu qui nous enseigne tout ce que nous devons savoir pour notre conduite surnaturelle. « C'est du Saint que vous avez reçu l'onction et vous connaissez tout, écrit saint Jean... L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme son onction vous enseigne sur toute chose, cet enseignement est véritable (2). »

Grâce à cette illumination par laquelle le Fils sous l'impulsion reçue du Père nous marque à sa ressemblance, nous devenons capables de nous retourner vers lui et de le connaître. « Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus, dit Jésus avant de quitter la terre; mais vous, vous me verrez, parce que je vis et que vous vivez. En ce jour-là vous connaîtrez que je suis dans mon Père, et vous en moi et moi en vous (3). » Du fait de cette illumination le Verbe nous est donc vraiment donné, il habite à demeure en nous. C'est encore saint Jean et saint Paul qui le disent à la suite des beaux textes que nous avons cités d'eux : « Le Christ habite par la foi dans vos cœurs », écrit saint Paul (4). « Si ce que vous avez entendu depuis le commencement demeure en

(1) Eph., I, 17-18. — (2) I Joan., II, 20, 27. — (3) Joan., XIV, 19-20. — (4) Ephes., III, 17.

vous, écrit saint Jean, vous demeurez aussi dans le Fils et dans le Père (1). » Pour que le Verbe vînt en nous de la sorte, il ne suffirait pas que notre esprit en acquît une connaissance naturelle. La simple foi qui demeure chez le chrétien pécheur est elle-même insuffisante. Car le Verbe au sein de la Trinité est source d'amour, c'est de lui uni au Père que procède l'Esprit-Saint qui est l'Amour en personne. C'est donc lorsque chez nous la foi s'épanouit aussi dans la charité, c'est lorsqu'elle a de quoi devenir sous l'influence de la charité ce goût de Dieu, cette perception expérimentale de Dieu qui est le fruit du don de sagesse, c'est alors, et alors seulement, que notre âme est marquée à la ressemblance du Verbe et que celui-ci lui est envoyé pour demeurer en elle (2). En vérité celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, dit saint Jean, car Dieu est amour (3).

Mais toute âme en état de grâce participe au bénéfice de la génération du Verbe et a de quoi entrer dans la connaissance intime de Dieu. Dieu le Père est en elle, y engendrant son Fils : Tu es mon Fils, dit-il, aujourd'hui je t'engendre. *Ego hodie genui te.* Sublime parole que notre âme trop souvent dissipée n'entend pas. En ce moment que je perds en des occupations basses et frivoles, Dieu tout entier est en moi, occupé à y faire naître son Fils, et ils cherchent à m'entraîner dans le mouvement de leur vie éternelle. Suivons l'impulsion de la grâce et, dans une aspiration profonde, disons tout bas, avec le Fils éternel qui nous est donné : Abba! ô Père, notre Père qui êtes aux cieux!

A tous deux chantons le *Te Deum* de l'action de grâces. Avec les anges et les saints louons et remercions le Père, qui est venu et a envoyé son Fils à l'humanité et à cha-

(1) I Joan., II, 24. — (2) I^a, qu. 43, a. 5, ad 2. — (3) I Joan., IV, 8.

cune de nos âmes. Louons et remercions le Fils, qui n'a pas dédaigné de revêtir notre chair dans sa grande mission visible et qui vient volontiers, sous l'impulsion paternelle, habiter invisiblement dans notre âme. *Tu rex gloriae, Christe; tu Patris sempiternus es Filius; tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum... Te ergo, quaesumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti!*

La Mission du Saint-Esprit

Puisque les trois personnes divines sont inséparables, n'ayant qu'une seule et même nature, en tout lieu, en tout être, où viennent le Père et le Fils, le Saint-Esprit vient aussi. Il est donc entré dans l'âme en état de grâce en compagnie des deux autres personnes divines. Mais avec ceci de particulier qu'il y est entré comme envoyé par le Père et par le Fils. En effet il procède de l'un et de l'autre dans l'éternité : tout ce qu'il est tire son origine du Père et du Fils. Et dès lors s'il arrive dans le temps que son action atteigne notre âme, c'est en vertu de cette nature et de ce pouvoir qu'il tient éternellement du Père et du Fils, et par conséquent il nous vient comme envoyé par eux. S'il arrive dans le temps que nous le possédions comme notre hôte intime, nous l'atteindrons tel qu'il est éternellement, avec les rapports qui le distinguent des autres personnes et l'unissent à elles. Celui qui est l'Amour où se rencontrent le Père et le Fils habitera en nous comme donné par eux.

Tous les textes de la sainte Écriture qui parlent de sa venue dans nos âmes s'expliquent à la lumière de ces principes. « L'Esprit de Dieu habite en nous, dit maintes

fois l'apôtre saint Paul à ses correspondants (1). » Qu'il y soit venu comme donné et envoyé par le Père, cela ressort clairement de l'affirmation de Jésus. « Je prierai le Père, dit-il à ses disciples, et il vous donnera un autre Consolateur pour qu'il demeure toujours avec vous. C'est l'Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point et ne le connaît point; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure au milieu de vous et sera en vous (2). Le Consolateur, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit (3). » En mon nom : le Père l'enverra pour tenir la place du Fils et parler en son nom, comme le Fils est venu d'abord de la part du Père et pour parler en son nom. Mais si le Père était seul à envoyer le Fils, le Fils est d'accord avec le Père pour envoyer le Saint-Esprit. Car on peut dire du Fils aussi bien que du Père qu'il envoie la troisième personne. Jésus lui-même l'a bien dit : « Une fois parti, je vous l'enverrai (4). Il prendra du mien et vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi, c'est pourquoi je dis qu'il prendra du mien et vous l'annoncera (5). » Il le répète après sa résurrection avant de remonter au ciel : « Je vais envoyer sur vous le don promis par mon Père; et vous, restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en haut (6). »

Quelle est dans l'âme la marque du Saint-Esprit, l'empreinte qui nous façonne à sa ressemblance et nous rend capable de l'atteindre? Nous avons vu que l'image du Verbe c'était la foi vive, le don de sagesse. Le Saint-Esprit à son tour nous assimile à lui par l'amour, par la cha-

(1) Rom., VIII, 9, 10, 11; I Cor., III, 16; II Tim., I, 14. — (2) Joan., XIV, 16-17. — (3) Joan., XIV, 26. — (4) Joan., XVI, 7. — (5) Joan., XVI, 14-15. — (6) Luc, XXIV, 49.

rité. « L'amour de Dieu, dit saint Paul, est répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné (1). »

Le Saint-Esprit est l'amour même du Père et du Fils, le fruit de cette complaisance parfaite qu'ils ont l'un pour l'autre de toute éternité. De même que le Père se connaît dans le Fils, l'un et l'autre s'aiment dans l'Esprit-Saint. Mais en même temps que soi-même, le Père nous connaît dans son Fils; c'est par son Verbe qu'il exprime ce que nous sommes. C'est aussi par l'Esprit-Saint, leur divin Amour, que l'un et l'autre nous aiment. Ainsi l'acte éternel par lequel le Père et le Fils s'aiment mutuellement se prolonge jusqu'à notre âme. Avant toutes les faveurs dont ils nous combleront, ils nous accordent d'abord ce don premier qui est de nous aimer. Par la force des choses tous nos bienfaiteurs font de même. C'est parce qu'ils nous aiment qu'ils nous sont bienfaisants. Mais il n'y a que le divin Bienfaiteur dont l'amour soit une personne. Par le don de son amour il donne la réalité substantielle du Saint-Esprit. Cet Esprit-Saint, point d'aboutissement de toute la vie intime de Dieu, nous apparaît comme le point de jaillissement de toute sa vie en notre âme, comme la source et le gage de tous les biens surnaturels qui vont nous enrichir. Il commence par donner à notre cœur cette capacité et ce frémissement d'amour qui ressemble à sa caractéristique personnelle et qui nous entraîne avec lui dans un élan de piété filiale vers Dieu. Saint Paul a décrit cette communication divine : « Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu... Vous avez reçu un esprit d'adoption en qui nous crions : Abba! Père! L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes

(1) Rom., v, 5.

enfants de Dieu. Or si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ (1). » Voilà ce qui résulte du fait qu'après avoir cru, nous avons été marqués comme d'un sceau du Saint-Esprit promis, arrhes de notre héritage (2).

Nous pouvons entrer dès maintenant dans le cycle de la vie trinitaire, où nous espérons puiser un jour notre béatitude. Grâce à la vertu de charité il nous est possible d'aimer comme l'Esprit-Saint et sous son influence. « Il nous est donné », dit saint Paul. Notre foi en sera avivée et pourra s'épanouir dans l'acte du don de sagesse. Ce don, qui est dès maintenant en nous, nous assimile au Verbe et nous le donne. « Il habite par la foi dans nos cœurs », dit encore saint Paul. Enfin nous pouvons nous élever jusqu'à la première personne : « Par le Christ nous avons accès en un même esprit auprès du Père », dit toujours l'Apôtre (3). Ainsi chaque personne est en nous avec son caractère propre : le Père, le Verbe et l'Esprit d'amour. Les relations qui expliquent leur ordre entre elles, elles les conservent en venant à nous et en nous marquant à leur ressemblance pour nous faire communier à leur vie.

Une chose étonne, il faut le dire, c'est l'insistance avec laquelle l'Écriture sainte met en rapport la sanctification des hommes avec la seule personne de l'Esprit-Saint. C'est lui qui apparaît dans les promesses de Jésus comme chargé de faire aboutir son œuvre de salut. Et l'on voit en effet, à lire les Actes des Apôtres, qui semblent être l'Évangile de l'Esprit, faisant suite à l'Évangile du Fils, comment il inspire, dirige, gouverne tout. Dans la vie de chacun des chrétiens son intervention n'est pas moins marquée que dans la vie de l'Église. Saint Paul rappelle

(1) Rom., VIII, 15-17. — (2) Eph., I, 13. — (3) Eph., II, 18.

sans cesse que c'est l'Esprit-Saint qui agit en eux et que la justification découle de lui comme d'une source. Et toute la tradition en est d'accord. Ne faut-il pas reconnaître dès lors que le Saint-Esprit est spécialement délégué pour produire et entretenir en nous la grâce divine, pour préparer en notre âme la demeure des trois personnes ?

Eh bien, non! Le Saint-Esprit ne peut intervenir dans l'œuvre de notre sanctification d'une façon qui lui soit personnelle, à l'exclusion du Père et du Fils. Pas plus pour cette opération que pour toute autre il ne peut exercer une influence à laquelle les deux autres personnes n'auraient pas la même part. Il est dans l'Écriture et dans les symboles de notre foi d'autres œuvres qui lui sont attribuées avec plus d'insistance et de façon plus exclusive : l'inspiration des prophètes, par exemple, et la conception virginale. Néanmoins personne dans l'Église catholique ne saurait s'arrêter à l'idée que le Saint-Esprit a parlé par les prophètes, *locutus est per prophetas*, à l'exclusion des deux autres personnes, ni que Jésus ait été conçu de lui, *conceptus est de Spiritu sancto*, indépendamment du Père et du Fils. Parce que la nature que possède le Saint-Esprit lui est absolument commune avec le Père et le Fils, il ne peut agir à part d'eux ni autrement qu'eux. Impossible sans attenter à leur unité de distribuer réellement des rôles entre les trois personnes.

Si ce n'est que par manière de parler que l'on peut attribuer seulement au Saint-Esprit notre sanctification, peut-on dire du moins que nous lui sommes réellement unis d'une façon spéciale ? On le voit, les choses ne sont pas prises du même côté. Tout à l'heure du côté du principe, maintenant du côté du terme. S'il n'y a pas d'action du Saint-Esprit sur nous qui lui soit exclusivement propre, n'est-il pas permis de dire tout au moins que nous

lui sommes rapportés, que notre âme lui appartient et que nous le possédons d'une manière qui lui est particulière ? Certains théologiens l'ont cru. Ils se basaient à la fois sur les paroles de saint Paul et de la Tradition qui insistent constamment sur l'habitation en nous du Saint-Esprit, et sur le fait de l'incarnation personnelle du Fils de Dieu. Bien que l'incarnation soit l'œuvre commune des trois personnes, la personne du Fils a été seule unie à la nature humaine; pourquoi le Saint-Esprit ne serait-il pas seul aussi à se communiquer à nos âmes en état de grâce ? Les autres persones divines n'y habiteraient qu'à raison de leur unité substantielle avec lui. C'est en lui seul et par lui que Dieu nous serait donné comme c'est en le Verbe seul que Jésus est Dieu.

Il est bien vrai que le Saint-Esprit pourrait, comme le Fils, être uni hypostatiquement à une autre nature que la nature divine. Mais cela n'a pas été réalisé. Entre le Verbe et la nature humaine par lui assumée l'union va jusqu'à l'unité de personne. Rien de pareil entre le Saint-Esprit et l'âme juste. Il y a distinction de personne entre le Saint-Esprit et l'âme, soit qu'on le considère au principe de notre sanctification, produisant en nous la grâce, d'un commun accord avec les deux autres personnes, soit qu'on le retrouve au terme, se donnant à l'âme en état de grâce et habitant cette âme, tout comme les deux autres personnes (1).

Sans aller jusqu'à cette unité qui fut accomplie par l'incarnation, ne pourrait-on concevoir une union personnelle entre le Saint-Esprit et notre âme ? Ce ne serait plus la possession physique d'une nature humaine, comme dans le cas du Verbe incarné. Mais ce serait une

(1) I Sent., dist. 37, qu. 1, a. 2 ; III^a, qu. 3, a. 4, ad 3.

possession morale. Morale seulement, non physique, mais personnelle tout de même. Le Saint-Eprit posséderait notre âme à titre personnel. Il aurait des droits et des pouvoirs sur nous, que n'auraient pas les deux autres personnes. Pourquoi pas ? — C'est impossible. Si le Fils a sur nous des pouvoirs, des droits que ne partagent pas le Père et l'Esprit-Saint, ces droits, ces pouvoirs et les relations qui s'ensuivent tiennent uniquement à la nature humaine que seul il a prise et dont les œuvres lui appartiennent réellement en propre. Mais le Saint-Esprit, n'ayant que la nature divine, laquelle lui est absolument commune avec les deux autres personnes, ne peut exercer la moindre influence dont soient exclus le Père et le Fils.

La seule chose réalisable, c'est que nous ayons avec le Saint-Esprit une relation de connaissance et d'amour qui se termine à lui seul. Mais cela ne lui est pas propre. Le Père et le Fils, nous l'avons dit, peuvent être atteints et possédés pareillement. Et c'est de cette façon que s'actualise en notre psychologie l'habitation des trois divines personnes. Nos dispositions à leur égard peuvent et doivent se colorer de la physionomie propre à chacune.

Mais de ce que les trois peronnes ont en elles-mêmes leur caractère spécial, qu'elles viennent en nous avec les traits qui leur sont propres, et que nous pouvons les atteindre comme telles, il ne s'ensuit pas qu'elles aient chacune un titre spécial à se trouver en nous, que l'une ou l'autre ait un mode de présence qui ne convient qu'à elle seule, que le Saint-Esprit, par exemple, habite en nous d'une façon particulière. Leurs personnalités sont diverses, mais leur influence sur nous et leur habitation en nous leur est commune. C'est la conséquence de l'identité de leur nature et de leurs opérations au dehors. Impossible de découvrir, inutile de chercher la plus

légère nuance par où se discernerait la part du Saint-Esprit (1).

Il n'y a pas que des missions invisibles du Saint-Esprit. Il fut envoyé visiblement, lui aussi. Que penser de ces missions ? Peut-on les comparer à la grande mission visible du Fils ? — Les diverses manifestations visibles du Saint-Esprit ne ressemblent guère à la venue du Verbe en la chair. On y retrouve sans doute la même divine préoccupation de s'accommoder aux besoins de l'humanité qui ne s'élève à l'invisible que par l'intermédiaire des sens. Mais le Fils s'est uni en personne une nature humaine pour accomplir par elle notre sanctification. Le Saint-Esprit fut envoyé visiblement sous la forme d'un simple signe attestant cette sanctification. Or une nature raisonnable n'était pas nécessaire pour cela. N'importe quelle créature visible pouvait jouer ce rôle. Il n'était pas besoin non plus d'assumer en personne, hypostatiquement, cette créature visible. Au lieu d'une union substantielle, il suffisait de la simple relation qui s'établit entre le signe et la personne que le signe représente. Enfin il était inutile qu'elle survécût après avoir rendu son témoignage.

Quelles furent les créatures éphémères dans lesquelles le Saint-Esprit s'est manifesté aux hommes comme dans un symbole visible ? Ce fut d'abord la colombe que l'on vit planer sur le Christ au Jourdain et la nuée qui l'entoura sur le mont de la Transfiguration, pour témoigner de la plénitude débordante de la grâce et de la doctrine qui était en lui : « Voici mon Fils bien-aimé : écoutez-le. »

Les apôtres aussi reçurent l'Esprit-Saint. Il vint sous

(1) Galtier, S. J., *L'habitation en nous des trois divines personnes*, 1re partie.

la forme d'un souffle que le Christ leur envoya. Jésus souffla sur eux en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit : les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. » Il vint encore au Cénacle sous forme de langues de feu, pour montrer que le pouvoir leur était donné de prêcher partout et en toute langue la doctrine chrétienne (1).

En l'anniversaire de cette Pentecôte où l'Esprit-Saint s'est solennellement manifesté, l'Église nous fait chanter de belles prières qui sont alors plus impressionnantes, mais qu'il est bienfaisant de réciter toute l'année : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terrae :* O Père, ô Fils, envoyez votre Esprit, et tout sera créé, et la face de la terre sera renouvelée. *Veni, creator Spiritus* : Venez, Esprit créateur... On ne saurait trop redire cette belle hymne et la prose si savoureuse de la messe : *Veni, sancte Spiritus*, ainsi que la courte invocation qui la résume : *Reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende.* Venez, Saint-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez en eux le feu de votre amour.

Passe-Prest.

F.-D. Joret, O. P.

(1) I^a^, qu. 43, a. 7.

La Présentation de Jésus au Temple [1]

En ce temps-là la Vierge Marie se présenta devant la porte du Temple de Jérusalem, portant Jésus dans ses bras. On eût dit d'une vierge à la candeur de son regard, n'eût été sa tendresse pour son enfant. Joseph, son mari, lui frayait un passage dans la foule, tenant à la main un panier où étaient deux pigeons. C'était l'offrande des pauvres. Pauvres aussi étaient les vêtements du couple; propres sans doute, mais non pas éblouissants de blancheur. Personne ne se détournait pour leur faire place. Cependant, avant qu'ils aient franchi le parvis réservé à Israël, un vieillard se présenta. Avec une insistance très douce, il prit l'enfant des bras de sa Mère étonnée, l'éleva comme pour l'offrir à Dieu, et bénit le Seigneur :

« Maintenant, ô Maître, tu laisses aller ton serviteur en paix... Mes yeux ont vu ton salut,... lumière pour éclairer les nations, et gloire de ton peuple Israël. »

Il parlait avec une conviction ardente, tournant vers Dieu des yeux baignés de joie, de ce dernier regard qui sonde déjà les splendeurs éternelles.

Deux étrangers l'entendirent. L'un était un rhéteur athénien, appelé par Hérode pour donner des conférences, l'autre un tribun romain, attaché militaire auprès du roi des Juifs.

« Ce vieillard, dit l'Athénien, semble croire que la lumière des nations luira sur les collines de Judée. Igno-

(1) Luc, II, 22-38.

re-t-il donc, malgré tout ce qu'a fait Hérode pour décrasser son peuple, que depuis cinq siècles la lumière brille sur l'Attique et éclaire toutes les nations ? Faible d'abord, elle a été en grandissant, comme celle du jour, Platon surpassant Anaxagore, et Aristote étendant à toutes les sciences la vision géniale de Platon. Elle jette encore un éclat incomparable du sommet du Parthénon, véritable phare de la pensée et de la beauté.

« Ce temple, assurément, n'est pas mal, ses pierres blanches font bon effet. Il est mieux surtout que la vieille baraque des ancêtres, qu'Hérode a démolie pour s'inspirer de l'architecture des Grecs. Encore ce pylone, qui sert de porte à un sanctuaire où l'on n'entre pas, est-il trop haut pour la bicoque qui se cache derrière lui, et ce cube de maçonnerie tout au bout, plongé dans les ténèbres où il est censé abriter un Dieu invisible, fait pitié à quiconque a vu sur son trône la statue ornée d'or et d'ivoire consacrée par Phidias à notre déesse Athéné.

« Le vieil Hérode, auquel nous avons dressé deux stèles, qui soigne en ce moment aux eaux chaudes de Callirhoé ses démangeaisons cuisantes, a en effet compris où il fallait chercher la lumière. Il a bâti un théâtre où l'on représente nos tragédies; mais quelle troupe, dieux immortels ! Peut-on seulement jouer les *Perses* d'Eschyle dans ce désert d'où l'on ne voit pas les flots bleus baigner l'île de Salamine ? Je sais bien, les Juifs sont très fiers de leurs livres, qu'ils disent plus anciens que les nôtres. Depuis qu'ils ont été traduits en grec, les gens d'esprit ont cru y découvrir une certaine allure sauvage qui flatte les goûts blasés. Mais leurs docteurs eux-mêmes, qui les récitent nuit et jour en hochant la tête comme les enfants dans les écoles, n'ont pas grande confiance dans leur valeur persuasive. Du moins ceux d'Égypte prétendent qu'on ne doit pas les prendre à la lettre, mais y voir des allégories qu'ils ont peine à y découvrir et surtout à faire accepter.

« — La gloire, interrompit le Romain, siège à Rome,

au Capitole où l'on monte en chantant au son des buccins derrière le char du triomphateur. Hérode est plus puissant et plus riche que le fameux Salomon des Juifs, et cependant il se tient bien bas auprès d'Auguste. C'est tout au plus d'ailleurs s'il a compris la douceur des temps modernes. L'empereur doit se faire prier pour lui permettre de tuer ses enfants. Voilà comment finissent les dynasties juives. Ce vieillard désabusé par les faits, réfugié avant de mourir dans la vieille chimère du Roi d'Israël dominateur des nations, ferait mieux de s'en aller en paix, en saluant les jours meilleurs que la domination romaine inévitable fera luire sur sa patrie, grâce à la providence du Prince de la paix, du vrai Sauveur du monde, l'empereur Auguste, et de Rome éternelle. Le prince est assez bon pour tolérer la religion des Juifs dont tout le monde se moque. Il faut cependant croire qu'elle a du bon, puisqu'il fait offrir chaque jour un sacrifice dans le Tempie. Cependant les Juifs feront bien, s'ils ne veulent pas passer pour des barbares arriérés, de lui rendre la politesse et d'associer à leur culte celui de Rome et d'Auguste, comme on a commencé de faire en Asie et même en Grèce.

D'ailleurs ce temple a des airs de forteresse dont il faut se défier. Notre premier soin sera, les laissant sacrifier tout à leur aise, de nous installer dans la tour Antonia — un nom romain — qui le commande. Et s'ils se révoltent, si cet enfant, devenu un grand garçon, essaie de se frotter à nous, qu'il prenne garde. Il y a encore assez d'arbres en Judée pour faire des croix. »

A quelques pas des Scribes, des Pharisiens chuchotaient entre eux : « Avec quelle ignorance ces gentils impurs ont-ils parlé du temple du Seigneur ! Ils n'ont pas même remarqué que le grand aigle d'or, placé au-dessus de la porte par Hérode pour rendre hommage aux aigles romaines, a disparu, abattu par nos disciples. Le tyran les a fait brûler vifs, mais les martyrs de Dieu seront vengés. Si le sceptre va tomber de Juda, comme

vaticine ce soldat profane, c'est donc qu'il est proche le Messie, auquel il est réservé (1). » Et l'un d'eux s'approchant de Joseph : « D'où êtes-vous, pieux Israélite? » — « Nous habitons Nazareth et nous sommes venus... » — « De Nazareth! De Nazareth! Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Le Messie doit sortir de Bethléem, comme nous le dirions à l'Iduméen, peu familier avec nos prophéties, si jamais il nous demande où doit naître le roi d'Israël. Il naîtra de la race de David, c'est un oracle de Dieu. D'ailleurs Dieu ne permettra pas qu'il soit élevé comme un autre enfant. Il le cachera quelque part, dans doute au ciel, et quand il apparaîtra, personne ne saurait qui il est, si Élie, le grand Élie, ne redescendait du ciel pour le manifester à Israël. Un enfant qu'on rachète pour deux colombes ne peut être le Messie. Ce Siméon, l'orgueil des docteurs ! Il faut qu'il ait perdu l'esprit. Nous allons le rayer du catalogue des Maîtres. »

Siméon avait tout entendu, mais avait gardé le silence. Les paroles des scribes lui furent douloureuses. Comme les vues du saint vieillard s'élevaient au-dessus de la sagesse de son temps ! L'Esprit-Saint, qui se joue des faibles pensers de nos faibles cœurs, qui se sert des contradictions pour nous instruire, le Maître intérieur qui lui avait révélé que l'Enfant Jésus était le Messie, lui accorda de pénétrer plus profondément dans le mystère. Jésus serait la lumière des nations, la gloire d'Israël, le prophète ne songeait pas à rétracter cet oracle. Mais à quelles conditions !

Ce n'était pas, comme le croyait le peuple, et même tant de maîtres, en triomphant : c'était en s'offrant comme victime. Et parce que ce mystère dépasse l'intelligence humaine, la contradiction des gentils et celle des Juifs devaient se perpétuer de bouche en bouche, toujours sur le même thème, avec les modulations différentes des hommes enorgueillis des lumières et de la gloire de leur

(1) Gen., XLIX, 10.

temps. Alors Siméon dit à Marie : « Voici que ce petit enfant est placé pour la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël, et pour être un signe de contradiction. » Quoi donc, Israël lui-même ne sera pas l'instrument docile de son Messie? Lui aussi se dressera avec une contradiction encore plus insolente, plus tôt décidée à frapper et à sévir que celle du gentil, méprisant d'abord avec un sourire bientôt changé en un rictus de haine?

Siméon l'a compris. Mais pourquoi ne garde-t-il pas pour lui ce funeste pressentiment? Pourquoi adresser déjà à la Vierge Mère encore rayonnante de joie cette parole acérée : « Ton âme sera transpercée d'un glaive »? C'est que tel est l'esprit du mystère, si on en pénètre le secret.

Que disait l'Écriture? « Tout premier-né sera saint pour le Seigneur. » Qu'est-ce à dire, sera saint? L'enfant qui vient de naître est-il donc déjà saint? Non, c'est le Seigneur seul qui est saint. Sa sainteté, c'est sa perfection infinie, la plénitude en un seul attribut de toute sa puissance, sa sagesse et sa bonté, mais avec un aspect alors redoutable. Dieu est saint, et comme tel ne peut supporter le contact des choses impures, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas lui. Il est saint; autant dire qu'il est comme un feu qui consume tout ce qui l'approche, à moins qu'on ne participe en quelque sorte à sa sainteté, à moins qu'on ne lui soit consacré. Les premiers-nés, comme tous les autres prémices, lui appartiennent, lui sont consacrés. Il ne les rend à leurs parents qu'en échange d'un sacrifice. Et c'est pour cela que Marie et Joseph apportaient deux colombes. Quand ce sang innocent aurait coulé, leur fils leur serait rendu. Telle était la loi sévère instituée par Dieu pour un peuple indocile qui devait être guidé par la crainte.

Mais puisque Jésus est racheté, nous demandons de nouveau : Pourquoi cette vision du glaive? Sa mère rassurée jouira donc sans inquiétude de sa tendresse pour

son enfant, des caresses de celui qui est aussi Fils de Dieu...

Non, ce jour-là Dieu n'accepte pas l'échange. Les sacrifices de la Loi s'effacent dans la vision du sacrifice suprême. Le Père n'exige pas le sacrifice du Fils dès à présent, mais il faut qu'il soit bien entendu que Jésus est dû à l'immolation. Il a dit en entrant dans le monde : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez donné un corps; vous n'avez agréé ni holocaustes, ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici... je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté (1). » Ces paroles, il les répète en entrant dans le Temple de son Père. Il ne vient point en prince royal, déjà revêtu de la pourpre, pour recevoir une première investiture. Il vient comme consacré à Dieu, ainsi que toutes les autres hosties lui sont consacrées, lui la véritable Hostie, dont toutes les autres ne sont que la figure. Il s'est lui-même consacré, il a dit : « Je me consacre », en se présentant en victime, et Dieu a accepté cette parole.

Admirable harmonie! C'est au moment où il ira pour consommer son sacrifice qu'il dira, priant pour ses disciples : « Père saint... », et déjà ce nom fait pressentir ce qui va suivre, « je me sanctifie », c'est-à-dire « je me consacre moi-même pour eux, afin qu'ils soient eux aussi sanctifiés en vérité (2). »

Consacré, il l'était déjà au moment de sa Présentation au Temple, et nous comprenons pourquoi cette consécration présageait le sacrifice, et pourquoi le cœur de Marie, qui devait être percé, fut déjà atteint dans sa joie. Les autres mères savent bien que leurs fils leur échapperont plus tard, lorsque de vagues désirs envahiront leur âme, dont ils garderont le secret. Mais du moins dans leur enfance ils sont bien à elles : rien ne trouble les

(1) *Épître aux Hébreux*, x, 5 ss.
(2) S. Jean, xvii, 11-19.

rêves de bonheur que des craintes incertaines qu'une caresse suffit à dissiper.

Marie est désormais unie au sacrifice de Jésus, parce qu'elle s'est unie à sa consécration. Elle sait, ce que saint Paul dira si bien, que ce sacrifice sera un scandale pour les Juifs, une sottise pour les Gentils. Mais elle sait aussi que la Sagesse et la Vertu de Dieu seront les plus fortes et que Jésus sera malgré tout, pour les hommes de bonne volonté, la lumière des nations, un sujet de gloire pour le véritable Israël. Déjà les Mages s'approchent vers cette lumière, déjà Hérode va inaugurer la persécution. Mais, soit en Égypte, soit à Nazareth, son Jésus sera à elle, et elle plus entièrement à lui par cette seconde acceptation, celle du sacrifice. Et cet abandon à la volonté de Dieu est lui-même une source de joie.

fr. M.-J. Lagrange, O. P.

La liturgie de la Messe

LES LECTURES DU MISSEL

« C'est dans la liturgie que j'ai appris
à connaître saint Paul et les Évangiles. »
(Dom Columba Marmion.)

De l'origine et du nombre des lectures

La première partie de l'avant-messe, celle qui commence avec l'introït et s'achève par la récitation d'une ou plusieurs collectes, est beaucoup moins ancienne que la seconde, qui comprend aujourd'hui la double lecture de l'épître et de l'évangile (1). C'est qu'en effet l'usage de préluder à l'oblation du sacrifice par la lecture de la Bible remonte aux origines mêmes de l'Église. Il apparaît en vigueur dans la liturgie primitive telle que la décrit saint Justin en sa Ire apologie : « Le jour qu'on appelle le jour du soleil, tous, dans les villes et à la campagne, se réunissent dans un même lieu : on lit les mémoires des apôtres ou les écrits des prophètes tant qu'il y a lieu. Puis, quand le lecteur a fini, celui qui préside prend la parole pour instruire l'assistance et pour l'exhorter à l'imitation de ces belles leçons (2). » D'après ce précieux témoignage qui nous reporte jusqu'au milieu du IIe siècle, il est certain que la messe romaine a toujours débuté par une lecture plus ou moins

(1) Cf. nos précédents articles sur la liturgie de la messe parus dans *La Vie Spirituelle* (juillet 1924 ; mai 1926 ; septembre 1927).
(2) I Apol., lxvii.

longue des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, lecture que, parfois, le pontife complétait lui-même par une courte exhortation en forme d'homélie. A cette disposition fort simple rien ne fut changé jusqu'aux premières années du V^e^ siècle, comme on peut le conclure d'un passage de la *Cité de Dieu* où saint Augustin nous raconte certaine messe de Pâques célébrée par lui à Hippone et qui ne comportait encore en sa partie préliminaire ni introït, ni litanie, mais seulement des lectures (1). Aujourd'hui même l'office du Vendredi-Saint peut nous donner une idée assez exacte de ce qu'était l'avant-messe selon sa structure tout à fait primitive. En effet, la fonction de ce jour s'ouvre immédiatement par une double lecture prophétique suivie du chant de l'évangile qui n'est autre en la circonstance que le récit de la passion selon saint Jean.

L'usage de commencer la fonction liturgique par une lecture des livres saints remonte jusqu'aux origines de l'Église pour une raison très simple. C'est que dès le principe l'organisation des réunions chrétiennes fut modelée sur le service de la synagogue. L'Église se contenta d'y ajouter, mais à certains jours seulement, la cène eucharistique ou messe proprement dite. Or, les réunions juives, qui ne comprenaient ni sacrifice sanglant, ni oblation quelconque, étaient exclusivement consacrées à la prière et à la lecture des livres inspirés. On y lisait d'abord la Loi, puis les Prophètes, c'est-à-dire les parties de la Bible autres que la Loi. Enfin, la réunion, qui était entrecoupée par le chant des psaumes, se terminait habituellement par le commentaire de tel ou tel passage des lectures (2). La même disposition maté-

(1) *Civ. Dei*, XXII, 8.

(2) Ce commentaire était prononcé par le président de l'assemblée ou du moins par un assistant de marque que désignait le chef de la synagogue. C'est ainsi qu'un jour de sabbat, dans la synagogue de Nazareth, Notre-Seigneur lut un passage d'Isaïe, puis le commenta. (Cf. Lc., IV, 16-22.)

rielle fut reproduite, comme spontanément, dans l'avant-messe primitive. Tout le changement réalisé par l'Église fut de joindre sur le pupitre du lecteur aux livres de la Bible juive les écrits du Nouveau Testament, parmi lesquels l'Évangile acquit une place d'honneur.

Ainsi, dès le principe, l'Église s'est fait une règle de ne jamais procéder à l'oblation du sacrifice sans y préparer les fidèles par la lecture de quelques passages des saints livres. Ce n'est pas sans motif. D'abord, en agissant de la sorte, l'Église imite le Christ Jésus lui-même, qui, avant de s'immoler sur la croix, consacra toute la durée de son ministère à nourrir les hommes du pain de sa doctrine céleste. D'autre part, il est sûr que rien ne dispose plus efficacement les âmes à participer au sacrifice de la messe qu'une lecture plus ou moins prolongée de la Bible, celle-ci n'étant en chacune de ses parties, l'Ancien et le Nouveau Testament, qu'un admirable témoignage rendu à la fidélité et à la miséricorde de Dieu, témoignage dont l'utilité principale est d'entretenir les âmes dans la foi, de les affermir dans l'espérance, de les faire grandir dans la charité. Tout ce qui a été écrit, nous dit saint Paul, a été écrit pour notre instruction : *Quaecumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt* (1). Mais, à ce point de vue, il faut reconnaître que la lecture de l'Évangile offre un intérêt particulier, puisque c'est grâce au récit des évangélistes que nous pouvons suivre le Sauveur dans les circonstances les plus touchantes de sa vie, l'écouter dans ses entretiens familiers et le glorifier dans ses œuvres. Si donc nous prêtons une oreille attentive aux lectures de l'avant-messe et surtout à l'évangile du jour, il doit se produire en nous, moyennant l'action de la grâce divine, quelque chose de semblable à ce qui s'est passé dans l'âme des disciples d'Emmaüs. Nous aussi, nous serons d'autant mieux préparés à reconnaître le Christ dans la fraction du pain

(1) Rom., xv, 4.

que nous aurons accueilli ses paroles avec plus de révérence et de simplicité, à l'exemple des deux pèlerins de l'Évangile qui sentaient leur cœur brûler d'amour tandis que, sur le chemin, le Sauveur leur expliquait les saintes Écritures : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis de Jesu dum loqueretur nobis in via et aperiret nobis Scripturas?* (1)

En ce qui concerne le nombre et l'étendue des lectures de l'avant-messe, rien ne fut à l'origine strictement déterminé. Tout à l'heure saint Justin nous disait simplement qu'à la synaxe du dimanche on lisait les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes « autant que le temps le permettait ». C'était à l'évêque, légitime président de l'assemblée liturgique, d'indiquer lui-même au lecteur les passages qu'il devait lire, d'en fixer le nombre et d'en prévoir la durée. On ne commence à saisir les premières traces d'une organisation régulière des lectures qu'à partir du IV^e^ siècle. Dès cette époque le nombre des leçons se ramène le plus souvent à trois. L'usage des trois lectures qui a prévalu dans la liturgie gallicane s'est conservé dans les rits ambrosien et mozarabique (2). De ces trois lectures, la première était tirée de l'Ancien Testament, la seconde du Nouveau, et la troisième était invariablement empruntée au livre des Évangiles. Selon toute probabilité, l'Église romaine pratiqua elle aussi, à l'origine, le système des trois leçons prophétique, apostolique, évangélique, mais il semble prouvé que dès le V^e^ siècle elle ne connaissait déjà plus que les lectures actuellement en usage : *l'épître* et *l'évangile* (3).

(1) Lc., XXIV, 32 (cf. ant. de *Benedictus* du lundi de la 5^e^ semaine après Pâques).

(2) Dans le rit ambrosien la lecture prophétique s'est maintenue non pas pour tous les jours de l'année mais pour le Carême et pour certaines fêtes. Comme chacun sait, le rit ambrosien est toujours en vigueur à Milan, et la liturgie mozarabique se pratique encore aujourd'hui dans la fameuse chapelle mozarabe de la cathédrale de Tolède.

(3) L'appellation d' « épître » n'est pas rigoureusement exacte,

Cependant, pour donner à l'avant-messe tous les caractères d'un enseignement préparatoire à l'oblation du sacrifice, il était nécessaire de mettre la lecture de la Bible en rapport avec les différents mystères de l'année liturgique, et de la présenter sous une forme vivante, actuelle, bien appropriée aux besoins de la communauté chrétienne. Or, ce travail d'adaptation a été réalisé avec toute la perfection possible. Pour nous en rendre compte, nous nous attacherons d'abord à l'étude de l'ÉPÎTRE. Nous examinerons successivement *la répartition des lectures sur le cycle liturgique* et *la présentation du texte sacré.* Plus tard nous étudierons *la mise en valeur de l'épître replacée dans le cadre de la messe.*

L'ÉPÎTRE

La répartition des épîtres sur le cycle liturgique (1)

Dans les premiers siècles de l'Église, l'ordre suivi pour les lectures de l'avant-messe était des plus simples. En

puisque cette première lecture est souvent empruntée aux Actes des apôtres, à l'Apocalypse ou même à l'Ancien Testament. — Au VI[e] siècle l'usage des trois lectures n'avait pas encore complètement disparu de la liturgie romaine. On voit par les anciens documents, comme le *Comes* de Wurzbourg, que la leçon prophétique s'était conservée en bien des cas, par exemple dans les trois messes de Noël. Aujourd'hui nous avons, il est vrai, trois lectures le mercredi des Quatre-Temps, mais de ces trois lectures, les deux premières sont toujours, l'une et l'autre, empruntées à l'Ancien Testament. — En Afrique, au début du V[e] siècle, la messe ne compte plus habituellement que deux lectures, la leçon apostolique et l'évangile. Saint Augustin, dans ses sermons, parle souvent de trois lectures, mais c'est parce qu'il compte toujours le psaume graduel comme une leçon. Ainsi, par exemple, dans le sermon CLXV, il s'exprime comme il suit : « Nous avons entendu l'Apôtre, nous avons entendu le psaume, nous avons entendu l'Évangile : ces *trois divines leçons* s'accordent à nous inviter à mettre notre espoir dans le Seigneur, non en nous. » (Cf. également les sermons CLXXVI, 1 ; CCCII, 1, etc.)

(1) Sur cette question nous renvoyons le lecteur à l'article bien documenté que le DICTIONNAIRE D'ARCHÉOLOGIE ET DE LITURGIE (t. V, col. 245 et ss.) consacre aux *épîtres*, article que nous avons largement utilisé dans ce présent travail.

dehors des grandes fêtes du Seigneur, Pâques, la Pentecôte, Noël, l'Epiphanie, où il était tout indiqué de faire lire les passages de l'Écriture qui se rapportent directement à chacun de ces mystères, la lecture des principaux livres de la Bible se poursuivait pendant toute l'année d'une manière continue (1). C'était ce qu'on appelle le système de la *lectio continua*. Mais, peu à peu, au fur et à mesure que les fêtes se multiplièrent et que le cycle liturgique se développa, on prit l'habitude de mettre en harmonie les leçons de l'avant-messe avec les diverses périodes de l'année chrétienne. Alors s'introduisit en certaines Églises l'habitude de réserver pour une époque déterminée la lecture de telle ou telle partie de la Bible. Nous savons par saint Ambroise qu'au IV^e^ siècle l'usage existait à Milan de lire pendant le Carême les livres de Job et de Jonas, dont les enseignements rentraient bien dans le cadre de la liturgie quadragésimale (2). En Afrique, à la même époque, on lisait les Actes des apôtres durant le temps pascal, comme nous l'apprenons par saint Augustin, qui, du reste, ne se faisait pas faute en certains cas de joindre à la lecture des passages fixés à l'avance, celle de beaucoup d'autres qu'il choisissait à son gré (3). Cependant il faut descendre jusqu'au VI^e^ siècle pour trouver l'Église romaine en possession d'un système complet de lectures répartissant d'une manière précise, définitive, et sur tout le cours de l'année liturgique, les passages choisis pour le service divin. Selon toute vraisemblance saint Grégoire lui-même fut l'auteur de ce système que les liturgistes ont pu reconstituer grâce à plusieurs documents dont le plus important est connu

(1) Comme on le fait aujourd'hui pour la lecture de la Bible au réfectoire dans les monastères et les maisons religieuses.

(2) *Epist.* XX, *ad Marcel.*, c. XIV et XXV, P.L. t. XVI, col. 1040 et 1044.

(3) Sur la liberté que l'on gardait encore au temps de saint Augustin dans le choix des lectures, on peut consulter sa lettre à Alypius de Thagaste (*Epist.* XXIX, P.L. t. XXXIII, col. 114 et ss.).

sous le nom de *Comes* d'Alcuin (1). La répartition des lectures telle que l'organisa saint Grégoire est d'autant plus intéressante qu'elle se retrouve, selon ses grandes lignes tout au moins, dans le missel romain actuellement en usage.

Il suffit d'un simple coup d'œil sur les lectures du missel pour remarquer la place considérable qui revient aux épîtres de saint Paul (2). A l'apôtre, en effet, est réservé l'honneur d'exhorter les fidèles chaque dimanche de l'année, sauf pendant le temps assez court qui est occupé par la lecture des épîtres catholiques. Or, la lecture dominicale est d'autant plus importante qu'elle se fait au jour liturgique par excellence, en présence de toute la communauté chrétienne groupée autour de l'autel pour offrir à Dieu le corps et le sang de l'Agneau immolé. Rien de plus légitime que cette préférence donnée par l'Église, dans la répartition des lectures liturgiques, à une doctrine où elle trouve l'expression la plus adéquate et la plus fidèle de sa propre pensée. Les épîtres de saint Paul ont pour unique objet le mystère du Christ, mystère qui embrasse toute l'œuvre de Dieu depuis la création du monde jusqu'à la fin des siècles. De ce mystère qui le remplit d'enthousiasme, saint Paul fut divinement chargé de découvrir aux hommes les richesses incompréhensibles. Il en a montré les différents aspects, décrit les vastes contours, révélé l'insondable profon-

(1) Le *Comes* d'Alcuin, qui se trouve reproduit in-extenso dans le Dictionnaire de liturgie à l'article cité, est le plus pur représentant du système grégorien. Autour de ce *Comes* se groupent trois autres documents qui se rattachent également à la tradition romaine : les fragments du Missel du Mont-Cassin publiés par D. Wilmart (*Revue bénédictine*, 1913, pp. 64-67), le lectionnaire de Wurzbourg publié par D. Morin (*Revue bénédictine*, 1910, p. 41-74), le *Comes* de Murbach publié par D. Wilmart (*Rev. bénéd.* 1913, p. 66). Sur la date et la composition de ces divers documents, sur la formation du système romain actuel on trouvera toutes les indications nécessaires dans le Dictionnaire de liturgie (art. *Épîtres*).

(2) De là le nom d'*apostolus* donné si souvent dans les anciens documents soit à la lecture elle-même soit au recueil des lectures.

deur, dégagé les multiples conséquences dans l'ordre moral. Grâce aux épîtres de l'Apôtre, dont l'exposé, tour à tour familier et sublime, est toujours riche de lumière et de vie, nous pouvons suivre l'œuvre rédemptrice dans son entier développement : sa préparation lointaine sous le régime de la Loi, sa réalisation sur le Calvaire, son plein épanouissement dans le mystère de l'Église. Et surtout saint Paul a concentré son attention sur le sacrifice de notre salut. Nul n'a fait ressortir mieux que lui le lien étroit qui rattache solidement l'une à l'autre les quatre grandes phases de ce sacrifice : la mort de la croix, l'ensevelissement, la résurrection et l'ascension du Christ dans les cieux. Dans ces conditions l'apôtre devait être tout naturellement choisi par l'Église pour introduire les fidèles dans l'intelligence des principaux mystères de l'année chrétienne. La doctrine de saint Paul est si riche et si complète qu'on est sûr d'y trouver les textes qui jettent le plus de lumière sur chacune des périodes du cycle liturgique.

Dès le premier dimanche de l'Avent, qui marque le point de départ d'une année nouvelle, la voix de l'apôtre se fait entendre nette et vibrante comme un appel au combat : « La nuit touche à sa fin et le jour approche. Rejetons donc les œuvres des ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière (1). » Il s'agit de préparer les âmes à la venue prochaine du Seigneur, de les rendre plus vigilantes et de les exciter à la pratique d'une vie plus résolument chrétienne. Dans les épîtres des trois autres dimanches de l'Avent, saint Paul ne perd pas de vue le grand mystère de *Celui qui vient*. Sans cesse il nous entretient de l'approche du Rédempteur, tantôt pour nous inviter à l'espérance (2) et à la joie (3); tantôt

(1) Rom., XIII, 12.

(2) Épître du IIe dim. de l'Avent (Rom., XV, 4-13) : *Ut abundetis in spe.*

(3) Épître du IIIe dim. de l'Avent (Philip., IV, 47) : *Gaudete in Domino semper.*

pour nous entretenir dans la crainte salutaire de celui qui sera notre Juge après avoir été notre Rédempteur (1). Dans les trois messes de la fête de Noël, saint Paul, et lui seul, se charge de nous présenter sous ses différents aspects le mystère de l'avènement du Verbe et de nous montrer comment il s'achève au ciel par la glorification du Christ en son humanité (2). Le temps qui suit l'Épiphanie de Notre-Seigneur est, comme il convient, tout rempli de la pensée de son règne. Dès lors il semble bien naturel que les lectures dominicales de ce temps nous rappellent ce que le royaume de Dieu exige, au point de vue moral, de tous ceux qui font profession de vivre sous une Loi dont la charité est le principe et la fin, puisque, nous dit saint Paul, « la plénitude de la Loi, c'est l'amour » : *Plenitudo ergo legis est dilectio* (3).

Les passages de l'apôtre qui se lisent à la messe dans le temps de la Septuagésime sont parfaitement appropriés à cette période de transition qui nous conduit doucement jusqu'au seuil de la sainte Quarantaine. L'Église en choisissant chacune de ces lectures a voulu nous faire profiter non seulement de la doctrine de saint Paul, mais aussi de son expérience et de son exemple. L'épître de la Sexagésime est particulièrement caractéristique à cet égard. La lecture en paraît d'autant plus émouvante que, d'après l'indication du missel, elle est censée se faire dans la grande basilique de l'apôtre sur la voie d'Ostie, auprès de son glorieux tombeau (4). En cette longue épître, saint Paul lui-même retrace avec beaucoup de chaleur et de vie le souvenir de ses propres travaux, de ses épreuves, de ses angoisses, de ses joies, afin d'encourager

(1) Épîtres du samedi des Quatre-Temps de l'Avent (II Thess., II, 1-8) et du IV[e] dimanche (I Cor., IV, 1-5).

(2) Cf. notre petit livre, *Le Mystère de Noël* (Abbaye de Saint-André, Lophem-les-Bruges, Belgique).

(3) Rom., XIII, 10 (Épître du IV[e] dim. après l'Épiphanie).

(4) La station de ce jour est fixée à la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs.

les âmes chrétiennes à s'appuyer sur celui dont la force se révèle dans notre faiblesse : *nam virtus in infirmitate perficitur* (1). Quant aux deux épîtres de la Septuagésime et de la Quinquagésime, elles se répondent et l'enseignement de l'une complète celui de l'autre. Tandis que dans la première de ces lectures saint Paul fait vigoureusement valoir l'utilité de l'ascèse et de la mortification, il proclame bien haut dans la seconde les droits de la charité qui seule peut donner à nos œuvres la vertu de plaire à Dieu.

La lecture du I^er^ dimanche de Carême, qui était en usage dès le temps de saint Léon (2), nous permet d'entrevoir le sens profond d'une période d'ascèse dont les multiples observances doivent être animées et soutenues par un amour sincère du Christ. Sans doute, en cette épître, qui, pour le dire en passant, n'est pas sans quelque analogie avec celle de la Sexagésime, l'apôtre énumère longuement les tribulations de toute espèce que Dieu lui-même réserve à ses propres serviteurs, mais c'est dans la seule intention de nous montrer tout ce que la vraie charité, *caritas non ficta*, est capable d'endurer pour la gloire du Christ. L'Église a très habilement dégagé l'idée maîtresse de ce texte dans l'antienne qui se chante aux II^es^ vêpres du I^er^ dimanche de Carême : « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant les jours du salut : en ces jours, montrons-nous donc comme les serviteurs de Dieu dans une grande patience, dans les jeûnes, dans les veilles, et dans une charité sincère. » *In caritate non ficta* : voilà bien le petit mot qui éclaire le développement de saint Paul et nous en découvre la signification liturgique. Dans la suite du Carême l'Église choisit d'autres passages du même apôtre, qui se rapportent plus spécialement à la purification du cœur (3) et à

(1) L'épître est tirée de la II^e^ aux Corinthiens (XI, 19-33, et XII, 1-9).
(2) Serm. XLII, P. L. t. LIV, col. 275.
(3) Épître du II^e^ dimanche de Carême (I Thess., IV, 1-7) : *Non enim vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem.*

la conversion des mœurs (1). Lorsque la période quadragésimale touche à sa fin et que nous voyons se rapprocher l'anniversaire de la passion du Christ Jésus, saint Paul se trouve naturellement tout désigné pour faire valoir, avec la vigueur d'expression qui lui est propre, la souveraine efficacité du sang rédempteur (2). Enfin, la semaine sainte, qui est en sa dernière partie totalement consacrée au mystère de notre salut, s'ouvre sur ce texte splendide de l'épître aux Philippiens, où l'apôtre nous suggère en termes pressants de nous unir au Christ s'humiliant jusques à la mort de la croix, pour ressusciter avec lui à la vie de la gloire : *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu... Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum.* « Ayez en vous les sentiments qui furent ceux du Christ Jésus... Il s'est humilié lui-même et s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté (3). » Et dans la nuit très sainte de Pâques, alors que l'univers chrétien renaît à une vie nouvelle en la personne de son chef, saint Paul, au moyen d'une très courte épître mais dont la forme est remarquablement alerte et vivante, soulève les âmes au dessus de la terre et les entraîne à sa suite dans les régions sublimes où se meut le Christ ressuscité : *Quae sursum sunt quaerite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quae sursum sunt sapite, non quae super terram.* « Cherchez ce qui est en haut, là où le Christ siège à la droite de Dieu; goûtez ce qui est du ciel, et non pas ce qui est de la terre (4). »

Naturellement ces derniers textes de l'apôtre, soigneusement choisis, ne projettent une si vive lumière sur la

(1) Épître du III[e] dimanche de Carême (Eph., v, 1-9) : *Estote imitatores Dei.*

(2) Dimanche de la Passion (Heb., ix, 11-15) : *Quanto magis sanguis Christi*, etc.

(3) Épître du dimanche des Rameaux (Philip., ii, 6-11).

(4) Épître du Samedi-Saint (Col., iii, 1-4.)

liturgie de la semaine sainte et du temps pascal que pour en recevoir, à leur tour, une clarté nouvelle et un supplément de vertu. C'est, du reste, le cas de tous les textes scripturaires que l'Église fait rentrer dans la trame de sa prière liturgique; les circonstances auxquelles ils sont appropriés leur communiquent un notable surcroît de lumière et de chaleur. Aussi n'y a-t-il rien de plus sûr ni de plus efficace pour acquérir l'intelligence des saintes Écritures, et pour en goûter la divine saveur, que l'expérience de la vie liturgique. Un maître de la vie spirituelle dont les écrits sont profondément imprégnés de la doctrine de l'apôtre en faisait très simplement l'aveu : « C'est dans la liturgie, écrivait Dom Marmion, que j'ai appris à connaître saint Paul et les Évangiles (1). »

La lecture des épîtres de saint Paul est suspendue depuis l'octave de Pâques jusqu'au VI[e] dimanche après la Pentecôte. Alors elle reprend son cours et se poursuit sans interruption jusqu'à l'Avent. Cette nouvelle série comprend une vingtaine de péricopes qui se suivent selon l'ordre même de la Vulgate (2). La partie du cycle liturgique que constitue le temps après la Pentecôte répond à la dernière phase du mystère de notre rédemption, celle qui se prolonge dans la vie de l'Église et s'épanouit dans la gloire de l'avènement final. Aussi a-t-on choisi de préférence dans la doctrine de l'apôtre les pages qui conviennent le mieux à la nature de ce mystère. On a retenu surtout les textes qui se réfèrent plus directement à la marche de la vie chrétienne telle que nous la voyons se réaliser ici-bas, c'est-à-dire dans les conditions laborieuses et toujours incertaines de l'exil. La série de ces lectures dominicales commence par un passage de

(1) D. Thibaut, *Un maître de la vie spirituelle : Dom Columba Marmion*, p. 483.

(2) Rom., VI, 3-11, 19-23; VIII, 12-17; I Cor., X, 6-13; XII, 2-11; XV, 1-10; II Cor., III, 4-9; Gal., III, 16-22; V, 16-24; V, 25-26; VI, 1-10; Eph., III, 13-21; IV, 1-6, 23-28; V, 15-21; VI, 10-17; Philip., I, 6-11; III, 17-21; IV, 1-3; Col., I, 9-14.

l'épître aux Romains, où saint Paul nous représente le baptême sous son double aspect de mort au péché et de naissance à la vie du Christ (1). Puis nous assistons au développement de la vie chrétienne et nous la voyons s'affermir dans une lutte persévérante de l'esprit contre la chair (2), au milieu des tentations que Dieu réserve à ceux dont il veut éprouver la confiance et la fidélité (3). Ces diverses lectures envisagent la vie morale non seulement au point de vue de la perfection individuelle, mais aussi en fonction du Corps de l'Église dont les membres croissent dans la charité et l'unité, sous l'influence de l'Esprit du Christ (4). La série des épîtres du temps après la Pentecôte s'achève sur la perspective de la récompense éternelle promise par le Sauveur à tous ceux que le jour du jugement trouvera remplis des fruits de la justice par Jésus-Christ, pour la gloire et la louange de Dieu : *ut sitis sinceri et sine offensa in diem Christi, repleti fructu justitiae per Jesum Christum, in gloriam et laudem Dei* (5). Nous rejoignons ici le mystère de l'Avent.

Comme nous l'avons remarqué, l'Église suspend à un certain moment de l'année la lecture de saint Paul. Alors elle fait usage des épîtres catholiques et en retire ce qui lui paraît répondre le mieux aux besoins des âmes renouvelées par les fêtes pascales dans la pratique de la vie chrétienne (6). En dehors des épîtres du Nouveau Testament, l'Église emploie souvent aussi le livre des Actes,

(1) Épître du VI[e] dimanche après la Pentecôte (Rom., VI, 3-11).

(2) Épîtres des VII[e], VIII[e], XIV[e] dimanches (Rom., VI, 19-23; VIII, 12-17; Gal., V, 16-24).

(3) Épître du IX[e] dim. (I Cor., X, 6-13).

(4) Épîtres des XVI[e], XVII[e], XIX[e], XX[e] dim., etc. (Eph., III, 13-21; IV, 1-6, 23-28; V, 15-21, etc.).

(5) Épîtres des XXII[e], XXIII[e], XXIV[e] dim. (Philip., I, 6-11; III, 17-21, et IV, 1-3; Col., I, 9-14).

(6) La lecture des épîtres catholiques qui commence avec le dimanche de Quasimodo se poursuit jusqu'au V[e] dimanche après la Pentecôte. C'est par exception, et pour une raison particulière, que l'épître du IV[e] dimanche est empruntée à saint Paul (Rom., VIII, 18-23).

dont la lecture s'impose d'elle-même dans les grandes fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte. Quant au livre très mystérieux de l'Apocalypse, s'il ne figure nulle part dans le propre du temps, nous savons quelle splendeur céleste il projette sur la liturgie triomphale de la Toussaint, dont la solennité se présente comme le couronnement de l'année liturgique.

L'Ancien Testament est lui-même largement représenté dans la répartition des lectures en vertu de ce principe si heureusement développé par Bossuet, dans son sermon sur *les deux alliances* : « La Loi est un Évangile caché, l'Évangile est la Loi expliquée (1). » Toutes les épîtres du Carême, à l'exception des épîtres dominicales, sont empruntées à quelque partie de l'Ancien Testament. Elles servent généralement de préface à l'évangile du jour, où elles épanouissent en quelque sorte la plénitude de leur signification cachée. L'Ancien Testament trouve encore une place dans certaines féries privilégiées comme celles des Quatre-Temps, et même en quelques grandes fêtes de l'année chrétienne. L'Épiphanie, par exemple, a pour lecture un passage d'Isaïe où le prophète décrit avec beaucoup de magnificence le mystère du Christ régnant sur toutes les nations de l'univers (2).

Telle est, considérée dans ses grandes lignes et pour nous en tenir au propre du temps, la répartition des épîtres sur le cycle liturgique. Les modestes proportions de cette trop brève étude ne nous permettent pas d'examiner les épîtres du sanctoral sur lesquelles il y aurait cependant beaucoup à dire. Du reste, le choix des péricopes et leur assignation à telle ou telle fête particulière sont toujours déterminés par des raisons faciles à découvrir : « Pour tous les saints dont le nom est cité dans l'un quelconque des livres canoniques, la péricope choisie est toujours ce passage du texte sacré où apparaît le nom du

(1) Ed. Lebarq, t. I, p. 289.
(2) Is., LX, 1-6.

saint. Ce choix s'imposait naturellement. Pour les autres, on a recueilli dans l'Ancien et le Nouveau Testament des passages glorifiant plus ou moins directement le genre de vertu par lequel chacun d'eux a brillé : charité, dévouement, défense de la foi, don de la prière; ou bien des morceaux d'une application générale, célébrant l'imitation du Seigneur, les vertus, les devoirs moraux, les récompenses des justes (2). » Souvent aussi la péricope a été choisie en considération de quelque trait caractéristique de la vie du saint, de sa mission sur la terre ou de son martyre.

(*A suivre.*)

Dom E. Flicoteaux, O. S. B.

(1) Dictionnaire de liturgie, art. *Épîtres*, col. 326.

NOTES DE DIRECTION

L'obsession

Parmi les conséquences pratiques découlant des enseignements de la philosophie thomiste au sujet de la distinction de l'image et de l'idée et des inclinations sensibles et volontaires, distinctes les unes des autres, dans leur perpétuel accouplement, tout comme l'image et l'idée, nous pouvons signaler la façon dont on doit considérer et traiter les cas d'obsession.

Nous n'entendons point parler des obsessions diaboliques, qui d'ailleurs souvent présupposent ou accompagnent celles dont nous allons traiter, les obsessions simples auxquelles tous nous pouvons être sujets, à certains moments de fatigue.

La plupart du temps, nous n'avons pas l'initiative de l'activité de notre imagination. Nous l'avons seulement dans les moments où nous appliquons notre intelligence, par un effort coordonné et continu, à la méditation d'un sujet de réflexion que nous voulons approfondir, soit en étude, soit au cours d'une oraison. Si le sujet ne nous passionne pas de telle sorte qu'une fois notre imagination mise en chasse elle coure d'elle-même à la poursuite de son gibier, cet effort nous coûte beaucoup plus que celui du casseur de pierres, qui doit imposer à ses muscles une continuité de mouvements répétés et ordonnés.

En dehors de ces moments de vrai travail intellectuel, bien rares et bien courts sont les instants où nous commandons vraiment à notre imagination. Nous recevons nos images, des impressions qui nous viennent du dehors et conformément à la loi si bien formulée par l'axiome scolastique : « *Quidquid recipitur, ad modum recipientis*

recipitur : Toute impression prend ses dernières modalités, du sujet qui la reçoit. » Mais ces dispositions subjectives, qui donnent à nos images reçues du dehors leur dernière tonalité, leur degré d'intensité et de perdurance, ne sont pas complètement, tant s'en faut, sous le gouvernement de notre volonté. Elles sont, pour une part toujours large, plus ou moins large selon les individus, le résultat de nos dispositions corporelles, de l'état de nos nerfs et par conséquent de tout ce qui influe sur notre corps et notre sensibilité, alimentation, variations atmosphériques, courants magnétiques que nous ne connaissons pas, mais dont les changements modifient aussi nos dispositions et nos impressions de sensibilité. Saint Thomas a bien plus raison qu'il n'y paraît tout d'abord, quand, se demandant si les astres influent sur les vouloirs humains, il répond que les astres, agissant sur la sensibilité, modifient nos images et par conséquent les idées et des vouloirs de tous les « sots » qui laissent leurs idées et leurs vouloirs à la remorque de l'image. Il n'y a que les sages qui, gouvernant leurs inclinations de sensibilité, gouvernent du même coup les impressions qu'ils reçoivent des astres. « *Sapiens dominatur astris.* » Mais, ajoute mélancoliquement le saint docteur : « *Infinitus est numerus stultorum* : Le nombre des sots est infini. »

Habituellement, le jeu spontané de nos images est papillonnage incessant. Il arrive cependant parfois que, pour une cause physiologique dont nous ne prétendons pas expliquer le jeu mystérieux, certaines cellules cérébrales se trouvent en état de vibration continue, comme la lamelle d'harmonium dont la poussière a paralysé le ressort. Les images, que portent ces cellules fatiguées, demeurent perpétuellement à l'état de vives représentations au regard de notre conscience psychologique, comme la note, dont le mécanisme est faussé, continue de chanter, tant qu'un souffle passe dans l'instrument, quelque effort que fasse l'artiste frappant sur le clavier, pour faire taire cette note discordante.

L'obsession est d'autant plus durable, que l'image, qui en est l'objet, fait une impression plus vive sur notre sensibilité. Telles sont, par exemple, les obsessions de damnation ou de suicide. L'image noyau éveille autour d'elle toutes les images concomitantes qui lui sont liées par les lois de l'association. Chacune de ces images amène avec elle l'idée correspondante et provoque dans la sensibilité et aussi dans notre volonté de nature, écho fidèle de toutes nos impressions, des commencements d'inclinations et de mouvements d'entraînement, d'aversion, de désir, d'effroi, de découragement, qui achèvent de désespérer la malheureuse âme ignorante du jeu de notre psychologie, de ce qui est au pouvoir de notre volonté et de ce qui n'y est pas.

Si elle se met à discuter avec l'obsession, le trouble s'aggrave. Si l'on traite son mal de mal imaginaire que la réflexion d'une personne sérieuse doit vivement combattre et faire disparaître, on lui fait au cœur une blessure cruelle qui s'ajoute à son mal et la persuade encore bien davantage qu'elle est une personne maudite, puisque, malgré ses efforts, elle n'arrive pas à retrouver la paix et à triompher d'un mal imaginatif dont les personnes ordinaires ont si facilement raison.

Le mal est bien dans l'imagination, mais il n'est pas imaginaire; il a sa cause indépendante du pouvoir direct de notre volonté, dans un trouble physiologique du cerveau. Il faut le dire au malade, lui faire sentir qu'on comprend sa souffrance et son impuissance à la faire cesser par raisonnement ou par réflexion. Il faut lui expliquer que nous n'avons pas le gouvernement absolu de notre imagination, que, même en temps de santé, nous n'exerçons sur elle qu'un pouvoir politique qui n'est pas absolu, que nous ne sommes pas responsables des idées et des premières impressions qui accompagnent ces images, qu'elles sont en nous, mais ne sont pas de nous.

La part de l'automatisme étant ainsi reconnue, il faut alors insister auprès du malade sur ce que sa volonté peut

faire et sur ce qu'elle doit faire en pareille occurrence. Nombre de médecins, hélas, très forts en physiologie, mais très mal informés des ressources de notre psychologie, et en particulier de la psychologie d'une âme chrétienne, soit parce qu'ils sont matérialistes, soit parce qu'ils n'ont pas l'expérience des âmes croyantes, laissent entendre au malade, quand ils ne le lui disent pas explicitement, qu'il n'y a rien à faire contre ces idées noires, que tôt ou tard la volonté désarmée devra céder à leur poussée; et, dans l'entourage du malade, on a parfois la criminelle imprudence de rappeler tel ou tel cas de neurasthénique qui a fini par le suicide. Voilà ce qui porte au paroxysme les dangereuses impressions du malade et leur donne le maximum de puissance angoissante et motrice. Chaque fois que l'obsession revient, le malade prend peur, et cette peur, en même temps qu'elle rend l'image et son impression plus vives, rend la volonté moins forte. « A quoi bon lutter, puisque, tôt ou tard, il faudra céder? Pourquoi prolonger une lutte dont on prévoit l'issue fatale? Puisque le médecin n'y peut rien, autant se laisser faire tout de suite... »

Ah! combien il est alors important de rappeler à l'âme croyante que, pour le chrétien, il n'est pas de tentation qui puisse faire violence à sa volonté ! « Dieu est fidèle; il ne vous laissera pas tenter au-dessus de vos forces et fera en sorte qu'au moment de la tentation vous puissiez résister » (I Cor., x, 13). Cette conviction une fois bien ancrée dans l'âme du patient, la peur peut bien encore atteindre la sensibilité : elle n'envahit plus tout l'esprit, qui devient capable de comprendre et d'appliquer les prescriptions morales suivantes :

1° Offrir son cœur à Dieu, quand l'obsession revient, et protester qu'on n'approuve en rien toutes ces sottises. Une protestation suffit; il n'est pas utile de la renouveler fréquemment. — 2° Ne faire aucune démarche extérieure qui réponde aux sottes suggestions de l'obsession. Si nous n'avons pas de pouvoir despotique sur notre imagination,

nous l'avons généralement sur nos actes extérieurs. — 3° Ne parler de ce mal qu'aux personnes sérieuses capables par leur autorité et leur sagesse d'y apporter quelque adoucissement, et encore le plus rarement possible. — 4° Se moquer de ces obsessions et ne pas plus s'en soucier que si on les constatait dans un fou déclaré qui serait notre voisin. S'il s'y mêle quelque tentation du démon, ce qui peut facilement arriver, la moquerie est un excellent moyen, parce que, nous dit sainte Thérèse, le démon est très orgueilleux et ne supporte pas qu'on se moque de lui. — 5° Donner à l'imagination et à la sensibilité un objet d'activité étranger à la matière de l'obsession. Le dérivatif du travail, d'une occupation intéressante et utile, ne dépassant pas les forces du malade, d'une promenade en compagnie, pas solitaire, à moins qu'il ne s'agisse d'une course d'affaires, voilà le meilleur moyen d'attirer et de retenir l'imagination hors du champ de l'obsession. Le pire des remèdes est le repos dans l'oisiveté, ou la promenade solitaire et sans but. — 6° Pardessus tout, recourir très humblement et en confiance entière à la prière, non pas pour demander, avec une insistance anxieuse, la fin de l'obsession, mais pour se livrer en tout abandon filial à la paternelle providence de notre Père du ciel, qui ne permet aucune épreuve que pour le bien de ceux qui l'aiment. Cet abandon filial hâtera plus l'heure de la délivrance, que la plus pressante et la plus anxieuse des prières. Plus on sera pressé, plus on supportera impatiemment son mal, plus on risque de l'aggraver ou au moins de le rendre plus douloureux.

A celui qui supportera son mal aimablement, dans l'intention apostolique d'attirer, par sa patience unie à celle de Notre-Seigneur, les grâces dont tant de personnes ont besoin pour résister à toutes ces petites obsessions que sont souvent les tentations, la douceur de s'étendre, petite brebis, à côté de l'Agneau divin, sur la croix qu'il nous a choisie, pour nous associer à sa Passion et à son œuvre rédemptrice, rendra la peine de l'obsession plus

douce et plus méritoire. Le jour où la Providence trouvera que son serviteur a suffisamment mérité par cette tentation, le mal disparaîtra sans bruit, comme il est venu. Cette douce patience favorisera singulièrement les soins d'hygiène nerveuse qu'on doit prendre en pareil cas, mais qui seront sans efficacité s'ils ne sont pas accompagnés de l'hygiène morale dont nous venons de donner les directives.

P. Ét. Hugueny,
Facultés catholiques de Lyon.

La Vie intérieure d'Elisabeth Leseur

Ceux qui ont lu les écrits d'Elisabeth Leseur savent à quel haut degré de vie religieuse elle était parvenue. Sur quels éléments l'avait-elle établie et comment la nourrissait-elle ? Les solides et indestructibles assises de sa vie religieuse étaient avant tout les vertus théologales de foi, d'espérance et de charité; il ne peut d'ailleurs pas en exister d'autres.

L'être moral d'Elisabeth était pénétré d'une foi profonde. La foi catholique était à ses yeux la grâce essentielle, le don par excellence accordé par Dieu à l'homme. Dans une lettre à sa mère, du 8 avril 1909, elle déclare, en parlant de la foi : « ... Elle est un « don » et nous ne pouvons l'avoir par notre seul effort. Mais lorsque le bon Dieu l'accorde à une âme, il opère vraiment la « transposition » surnaturelle de cette âme, et cela, je le sais bien, sans aucun mérite de sa part à elle (1)... » J'ai dit quelle forte culture intellectuelle et religieuse Elisabeth avait mise au service de sa foi, l'importance qu'elle attachait à cette culture, la nécessité qu'elle proclamait pour tout

(1) Lettre inédite.

catholique, qui le peut, de s'instruire et de connaître à fond sa religion. Mais encore, si elle faisait vivre sa foi, elle en vivait au point de la faire rayonner autour d'elle. Cela est tellement évident, qu'il est inutile d'insister.

J'en dirai tout autant de la vertu d'espérance. Le *Petit traité de l'Espérance*, qu'Elisabeth composa pour sa sœur Juliette, et que j'ai publié dans *La Vie Spirituelle* (1), la prière qu'elle a faite pour demander à Dieu la vertu d'espérance et qui est placée en tête du *Journal* (2), sont témoins de la place éminente que l'espérance occupait dans sa vie intérieure. D'un bout à l'autre de ses livres, de ses écrits inédits, on en retrouve l'affirmation vibrante que traduit si bien la prière à laquelle je viens de faire allusion et que je ne puis résister au désir de transcrire ici : « Mon Dieu, qui nous avez permis les espoirs humains, mais qui seul donnez l'espérance chrétienne et surnaturelle, accordez, je vous en supplie, par votre grâce, cette vertu à mon âme, à toutes les âmes qui me sont chères et à celles de tous les chrétiens; faites qu'elle illumine et transforme pour nous la vie, la souffrance et la mort même, et qu'elle nous conserve, à travers les déceptions et les tristesses de chaque jour, une force intime et une inaltérable sérénité. »

Quant à la vertu de charité, elle était devenue la souveraine incontestée de l'être moral d'Elisabeth. Elle aimait Dieu par-dessus toutes choses, de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son âme et de toutes ses forces, comme Notre-Seigneur nous l'a recommandé, et le prochain de toute sa tendresse pour Dieu. Elle était tout

(1) Consulter *La Vie Spirituelle*, « Tout petit traité de l'Espérance », pp. 153 et suivantes.

(2) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Prière pour demander à Dieu la vertu d'espérance », p. 49.

amour. Elle avait positivement horreur qu'on se déclarât *a priori* et d'une façon générale *contre* quelqu'un, *contre* quelque chose, sauf le mal. Elle aimait à déclarer, lorsque l'occasion s'en présentait : « Moi, je suis anti-anti », et vraiment elle détestait la haine. Elle s'est dépensée sans compter au service de tous sans faire acception de personne. La charité était progressivement devenue le moteur unique de son activité. Dans son *Journal*, je relève ces deux propositions, si frappantes dans leur concision; celle-ci :

« En ce qui concerne Dieu :
Souffrir et offrir;
En ce qui concerne autrui :
Me donner, me répandre.
En ce qui me concerne :
Me taire et m'oublier (1). »

Et cette autre :

« Penser est beau, prier est mieux,
aimer est tout (2). »

D'ailleurs tous ses livres, tous ses écrits, constituent, de la première ligne à la dernière, un hymne sublime en l'honneur de la charité, la principale des trois vertus théologales, la seule éternellement survivante, ainsi que saint Paul l'enseigne. Et ce qui est impressionnant, c'est de penser qu'Elisabeth y a conformé tous ses actes dans une perfection continue.

Elle s'y entraînait par la pratique d'une autre vertu chrétienne dont le rôle est si considérable, puisqu'elle

(1) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Cahier de Résolutions » p. 191.
(2) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Pensées de chaque jour », p. 311.

est la condition de toute vertu, j'ai nommé l'humilité. Elisabeth était foncièrement humble, à un degré qui m'a toujours surpris. Je ne comprenais pas qu'on pût l'être à ce point; et moi, qui ne l'étais pas du tout, j'en fus parfois choqué. Elle ne se mettait jamais en avant, elle ne faisait jamais étalage de ses connaissances; bien plus, elle s'efforçait de dissimuler sa grande supériorité, s'effaçant toujours et naturellement, s'excusant lorsqu'en défendant ses croyances, elle triomphait d'un contradicteur; et cette humilité toute simple contribuait au charme de son acceuil si bienveillant pour toute personne, quel qu'en fût le niveau social. On peut, à mon avis, percevoir le son de cette humilité profonde dans ce passage d'une lettre qu'elle adressait, le 16 décembre 1901, à notre ami Duvent, qui voyageait alors en Russie : « ... Comme vous, lui dit-elle, j'ai été très scandalisée de la dévotion russe; ces manifestations extérieures, qui ne semblent répondre à rien d'intérieur et de profond, sont plutôt tristes à voir. En matière religieuse, rien ne vaut ce qui sort des profondeurs de l'âme; alors, par exemple, je ne suis pas trop difficile sur la forme que prennent les manifestations extérieures. Ceux qui les font sont peut-être bien humbles et gauches; elles peuvent être naïves et me déconcerter un peu; mais je crois bien qu'elles ont peut-être aussi plus de valeur aux yeux de Celui qui descend aux profondeurs, que tous les efforts que je fais, moi, plus intellectuelle et raffinée, pour balbutier des mots d'adoration. Aux yeux du « Tout », les divers « riens » ne sont que des degrés, et il se pourrait que mon degré à moi soit bien peu élevé. Ou plutôt, pour mieux exprimer mon idée, je crois que nous valons tous beaucoup devant Dieu, parce que nous avons la belle étincelle divine : l'âme, mais que chez le pauvre être qui, à côté de moi, met sa petite flamme à deux sous devant l'autel,

et moi, il n'y a de différence que par le plus ou moins d'intensité de la petite étincelle intérieure. Et j'ai peur que la différence ne soit pas en ma faveur (1)... »

Le sentiment religieux d'Elisabeth reposait donc sur les fondements inébranlables des vertus de foi, d'espérance, de charité et d'humilité. Voyons maintenant comment elle le nourrissait. Un de ses aliments les plus substantiels était la prière, et particulièrement sous la forme d'oraison, de méditation. Certaines personnes, même chrétiennes, sont parfois tentées de demander si la vie d'oraison, avec la tendance constante qu'elle comporte vers la perfection, la sanctification, sont conciliables avec l'existence dans le monde et avec les conditions ordinaires de la vie. Elisabeth apporte à cette question la réponse la plus affirmative qui se puisse formuler, car je l'ai vue mener sous mes yeux, dans le monde, cette vie d'oraison dont elle donne un magnifique exemple. Elle en avait, dès sa conversion, compris la nécessité pour le développement de la vie surnaturelle. C'est pourquoi la méditation, l'oraison, devint très rapidement l'acte capital de chacune de ses journées. Elle s'était convaincue, avec les maîtres de la spiritualité catholique, qu'il ne peut y avoir « de vie profonde, de vie utile, sans un constant retour sur soi-même, sans méditation quotidienne, et sans règle de vie ». Ces paroles sont d'elle (2). Aussi, dans son règlement de vie, s'était-elle réservé le temps nécessaire pour l'oraison, à laquelle elle fut constamment fidèle, et elle le défendait avec ténacité contre tout dérangement importun. A Paris, où mes occupations personnelles me tenaient toute la journée, sauf aux heures des repas, hors de chez moi, je n'assistais pas à ce recueille-

(1) Lettre inédite.
(2) *Lettres à des Incroyants*, « Première Partie », p. 146.

ment; mais à Jougne, je le remarquai dès notre premier séjour. A une heure de la matinée, vers 10 heures, elle remontait dans sa chambre et jusqu'à 11 heures ou 11 heures et demie elle se livrait à la contemplation. Sa nièce et ses neveux, alors tout enfants, connaissaient bien ces instants qu'ils appelaient, sans les comprendre, « les méditations de tante Bébeth », et ils savaient qu'il fallait les respecter avec soin. Je dois avouer que je n'observais pas toujours la même déférence pour un isolement dont je ne saisissais pas la portée. Je me rappelle notamment avoir une fois interrompu et troublé son oraison pour un motif assez futile, et je n'oublierai jamais le ton d'humble et touchante supplication avec lequel elle me dit : « Oh! je t'en prie, ne me dérange plus pendant ces quelques instants que je me suis consacrés; aie cette charité. Si tu savais à quel point ils me sont indispensables! » J'en fus surpris et très frappé, au point que je n'ai plus dès lors enfreint cette pieuse consigne.

L'oraison d'Elisabeth ne se confondait pas avec la lecture ni avec l'étude religieuses, auxquelles elle réservait d'autres temps. C'était la contemplation véritable dans laquelle elle plaçait son âme en contact avec les vérités et les réalités divines et l'enrichissait pour faire ensuite bénéficier le prochain de sa propre richesse. Elle se soumettait ainsi d'instinct à ce qui est l'essentiel de la vie dominicaine : *Contemplari et aliis contemplata tradere.* « Méditer et transmettre à autrui le fruit de la méditation. » Telle est la devise de l'Ordre de Saint Dominique, et c'est ce qu'elle fit sans se lasser. Elle répandait autour d'elle ce qu'elle avait puisé dans ce recueillement quotidien. C'est ce qui explique que les manuscrits de ses ouvrages et de ses lettres ont été rédigés au courant de la plume, sans rature. A Jougne, je la voyais écrire étendue sur sa chaise longue, entourée de sa famille et d'amis

réunis sur la terrasse de notre maison, devant la vue qu'elle aimait tant, et elle se mêlait avec simplicité et amabilité à la conversation, souvent sans quitter la plume. Et les lettres qu'elle écrivait de la sorte sont les *Lettres sur la Souffrance*, les *Lettres à des Incroyants*, et tant d'autres inédites, de même qualité de pensée et de style. Les sujets qu'elle traitait lui étaient devenus tellement familiers, qu'ils s'exprimaient tout naturellement, sans recherche ni effort.

D'autre part, l'oraison devait, à son avis, et il n'en peut aller autrement si elle est conforme à son objet, devenir principe de charité et d'activité. Elle l'explique à une de ses amies dans ce passage d'une lettre du 28 juillet 1911 : « ... Vous emportez une impression douce et bienfaisante de votre séjour là-bas (1); que cette impression maintenant prenne vie et se change en action. Vous vous rappelez cette belle parole de Bossuet : « Malheur à « la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer! » On pourrait dire cela de la contemplation qui ne se « tournerait » pas à agir et se dévouer. Et cela est si vrai, si impérieusement commandé par notre foi, que les grands contemplatifs, ceux dont le monde s'imagine qu'ils vivaient inertes et passifs, ont mené une existence dont l'activité ferait frémir les mondains. Les œuvres accomplies par une sainte Thérèse décourageraient bien des *struggle for life* de nos jours; et pourtant elle priait d'abord et priait beaucoup. Donc, méditer pour agir, voilà la devise de celles qui ne sont pas des sainte Thérèse, mais qui désirent être tout de même d'humbles instruments du bon Dieu (2)... » Elisabeth revient, tout

(1) Cette amie venait de passer quelque temps dans une maison religieuse.
(2) Lettre inédite.

le long de ses livres, sur ce principe qu'elle énonce clairement dans ses *Pensées de chaque jour* : « Avant d'agir, s'établir dans la paix; bannir de son âme par le recueillement tout ce qui peut la troubler ou l'agiter; fortifier sa volonté par la prière et la méditation; et ensuite se mettre à l'œuvre humblement, virilement, joyeusement (1). » Elle insiste également sur la conciliation, l'équilibre nécessaire entre l'oraison et l'action, afin de ne jamais laisser cette dernière se développer au préjudice de la première, suivant ce sage conseil qu'elle donne encore : « Se réfugier dans l'action aux heures où la pensée est lasse ou douloureuse, et se ramener doucement au recueillement intérieur lorsque l'action devient envahissante et menace de submerger notre vie intérieure (2). »

Elisabeth était tellement persuadée du rôle prépondérant de l'oraison dans l'organisation de notre existence intime, qu'elle ne cesse de la recommander autour d'elle. Elle la prêche dans de nombreux et importants passages de ses livres, mais elle le fait d'une façon plus directe, plus explicite, dans l'*Appel vers la vie intérieure*, qu'elle adresse à sa mère et qui est reproduit dans *La Vie Spirituelle* (3). Elle va même jusqu'à la conseiller, d'une façon pressante, à des incroyants, comme le montrent ces admirables *Conseils* pour l'organisation et le développement de la vie spirituelle qu'elle prodigue à une amie israélite, que j'ai d'abord publiés dans *La Vie Spirituelle*, mais qu'on trouvera à leur vraie place dans les *Lettres à des Incroyants* (4). Tant l'oraison lui apparaissait indis-

(1) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Pensées de chaque jour », p. 330.

(2) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Pensées de chaque jour », p. 292.

(3) *La Vie Spirituelle*, « Appel vers la vie intérieure adressé par Élisabeth Leseur à sa mère », pp. 227 et suivantes.

(4) *Lettres à des Incroyants*, « Première Partie », pp. 193 et suivantes.

pensable pour toute femme d'esprit sérieux, à plus forte raison pour toute chrétienne vivant dans le monde. J'ajouterai que ce recueillement intérieur s'impose aujourd'hui plus que jamais. Notre époque, devenue si païenne, est infectée de positivisme, de matérialisme et de sensualisme, assoiffée de plaisirs et de jouissances, dédaigneuse de l'idéal surnaturel. Pour résister avec succès à la dissipation de l'esprit, que les agitations extérieures favorisent si puissamment, pour se soustraire à l'influence délétère des milieux mondains, il importe de retremper sa pensée chaque jour dans la vérité divine, de la mettre en présence de la réalité et de l'austérité des obligations morales, en un mot de la hausser vers la perfection.

Outre l'oraison mentale, Elisabeth était fidèle à la prière vocale : prière du matin et du soir, chapelet, oraisons, fréquents retours à Dieu, visites au Saint-Sacrement, etc., elle ne négligeait aucun de ces saints exercices. C'était à Jougne que je remarquais la régularité de ces pratiques religieuses; je la voyais, en effet, tous les jours se rendre à l'église à la même heure de l'après-midi, vers 4 heures, et en revenir vers 4 heures et demie pour se joindre gaiement aux promenades quotidiennes, quand son état de santé le lui permettait. Elle priait avec une ferveur extrême, et assistait à la sainte messe avec une piété qui frappait ceux qui s'y trouvaient en même temps qu'elle. Comment dire l'impression inoubliable que j'avais ressentie à la grotte de Lourdes, en la voyant implorer la sainte Vierge! Je n'ai pas été le seul à être profondément édifié par son attitude devant Dieu. Des personnes qui, soit à Saint-Augustin à Paris, soit dans l'église de Jougne, l'avaient vue agenouillée devant le tabernacle, m'ont fait la confidence de leur émotion, et plusieurs correspondantes inconnues m'ont témoigné de leur admiration. L'une d'elles m'écrit qu'étant entrée un jour avec

sa mère dans l'église de Jougne, pendant qu'Elisabeth était absorbée dans sa prière, elles furent vivement impressionnées, et, au bout d'un certain temps, sa mère lui dit, — je cite textuellement : « Allons-nous-en, nous ne sommes pas dignes de rester auprès d'elle (1). »

Avec la prière sous toutes ses formes, un des principaux aliments de la vie spirituelle d'Elisabeth fut la mortification également sous différentes formes. La mortification, la chose aussi bien que le mot, n'est guère en faveur dans le monde actuel si exclusivement jouisseur. On affecte d'y voir une exagération quasi morbide que l'on raille volontiers, sans réfléchir à ce qu'elle est en réalité : la lutte de la volonté contre la sensualité, condition essentielle de tout progrès spirituel. On la déclare désuète et même un peu ridicule, en tout cas, déplacée dans la vie moderne, et bonne tout au plus pour les cloîtres. Elisabeth, avec son tact si délicat des choses religieuses, proteste contre cette grossière erreur, dans cet extrait d'une lettre à sa mère, datée du 15 avril 1909 : « ... J'ai souri, écrit-elle, de ta « mortification »; mais pourquoi ne t'adresses-tu pas à des saints moins spécialement mortifiés ? Certes tous l'ont été, mais certains d'entre eux qui pratiquaient la suppléance pour les pécheurs l'ont été à un degré que nous ne pouvons atteindre, et il faut humblement chercher moins haut nos modèles. Ce qu'il faut comprendre et adopter, c'est le principe, c'est l'esprit de mortification; mais les manifestations en varient selon la vocation, l'âge, les circonstances. Et puis tout cela n'est qu'un moyen, le meilleur, pour aimer Dieu davantage et tenir en mains sa mauvaise humanité (2)... »

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

Donc, elle se mortifiait, mais sans aucune singularité ou indiscrétion capable d'attirer sur elle l'attention. Elle décrit dans sa *Retraite spirituelle de chaque mois*, au onzième mois, ce que doit être sa mortification, expression de son esprit de pénitence, en ces termes :

« *Mortifications*. — Accepter les mortifications, spirituelles ou corporelles, qui me viendront par la volonté divine.

« En rechercher aussi : mortifications de l'esprit et du cœur dont nos journées foisonnent si nous savons les discerner, mortifications corporelles par la santé, ou dans la nourriture et les choses sensibles.

« Ne jamais rien faire d'indiscret, qui puisse nuire à ma santé ou aller contre les désirs d'autrui à mon égard. Mais nombreuses sont les mortifications corporelles, utiles plus que nuisibles, et qui arrivent à mettre le corps dans l'entière dépendance de l'âme, à le meurtrir un peu sans dommage pour lui, et pour le plus grand bien de l'âme. Pratiquer souvent la mortification, comme une prière ou en esprit de réparation.

« Accepter ou rechercher souffrances ou pénitences dans le secret, sans rien faire qui puisse attirer l'attention et en redoublant, au contraire, d'affabilité et de douceur (1). »

Envisagée de la sorte, la mortification peut être facilement pratiquée dans le monde, même le plus mondain en apparence, et c'est ainsi qu'Elisabeth s'y soumettait avec une discrétion sans pareille. D'abord elle acceptait, dans une soumision absolue à la volonté divine et, en les offrant, en esprit de prière et de réparation, toutes les petites épreuves, les contrariétés, les humiliations « dont

(1) *La Vie Spirituelle*, « Retraite spirituelle de chaque mois », pp. 135 et 136.

nos journées foisonnent », dit-elle très justement, puis les épreuves plus pénibles de la maladie et des souffrances morales. Elle recherchait en outre d'autres mortifications, et cela avec une réserve si grande, que ce n'est que plus tard, après ma conversion, que je les ai comprises. En voici quelques exemples. Elisabeth s'habillait avec beaucoup de goût, conformant sa tenue à son rang; mais, quand il s'agissait d'elle seule, elle s'interdisait tout luxe, toute recherche de mieux-être, observant avec exactitude le règlement de vie qu'elle s'était imposé. Quand je m'en étonnais, et parfois non sans un certain mécontentement, elle me répondait : « Écoute, je te fais honneur et je te le dois, mais cela c'est moi, moi seule; laisse-moi pratiquer un peu de pauvreté pour moi. » De même, j'aurais aimé la couvrir de bijoux. Il y avait bien de ma part en cela une manifestation d'affection, certes, mais aussi une pointe de vanité. Je lui fis ciseler des bagues par des artistes en renom; je lui offris d'autres pièces, mais bien vite elle me déclara : « Tu ne me fais pas plaisir. » Comme je me récriais avec aigreur, elle ajouta doucement, mais résolument : « Non, tu ne me fais pas plaisir. J'ai suffisamment de bijoux qui conviennent à ma situation sociale. Plus, c'est trop. Je ne me reconnais pas le droit d'immobiliser, pour une coquetterie égoïste, des sommes qui pourraient être mieux employées à venir en aide à tant d'infortunes. Si tu veux me faire vraiment plaisir, donne-moi l'argent que tu destines à ces coûteuses inutilités, et autorise-moi à l'employer à des œuvres charitables. » Elle insista, et je finis par céder sans beaucoup de bonne grâce, je dois l'avouer, mais en reconnaissant que tout de même elle avait raison.

Dans la nourriture, elle se mortifiait fréquemment. J'étais très gourmand et je tenais à une bonne table; elle y veilla pour moi. Mais bien souvent je la vis refuser les

mets qu'on présentait, plats plus recherchés, entremets, desserts. A diverses reprises, je lui demandai : « Pourquoi ne prends-tu pas telle chose ? » et sa réponse invariable était que cette abstention lui était dictée par sa santé. Je n'attachais alors à ces refus aucune importance et n'insistais pas. Il est une mortification du goût que je lui vis pratiquer et qui m'a frappé parce qu'elle dénotait une force de caractère peu commune, c'est pourquoi je veux la relever ici. Quand je me suis marié, j'ai été très étonné de constater que dans la famille d'Élisabeth on n'aimait pas le lait. Dans la mienne, nous nous disputions entre enfants le dessus du lait que nous appelions la crème et qu'Élisabeth et les siens rejetaient en le nommant d'un air dégoûté « les peaux ». Ces « peaux » du lait inspiraient à Élisabeth une répugnance extrême, au point qu'elle passait toujours son lait et que je lui offris une petite passoire élégante qu'elle emportait avec elle en voyage. Or, quelques années avant sa mort, je m'aperçus un jour avec surprise qu'elle n'utilisait plus cet instrument : « Comment, lui dis-je, tu avales les « peaux » du lait maintenant ? » — « Oui, me répondit-elle, j'ai réfléchi qu'il ne fallait pas se laisser dominer par certaines impressions, je me suis appliquée à réagir et j'y suis parvenue. » Je cite ce trait, qui peut paraître à certains de bien peu d'importance, mais qui en possède beaucoup à mes yeux, parce qu'il révèle une singulière force de volonté. Que d'énergie et de charité ne faut-il pas pour dompter ainsi une répugnance profonde et soumettre le corps à l'empire de l'âme! Je pourrais consigner nombre de faits analogues dans tous les domaines, mais je veux dire quelques mots d'une des sources où Élisabeth puisait les aliments les plus riches de sa spiritualité : les sacrements de pénitence et d'eucharistie.

Elle se confessait régulièrement, avec ferveur, mais

aussi avec cette sobriété que relève le R. P. Hébert, dans l'étude qu'il a consacrée à Élisabeth, en tête des *Lettres sur la Souffrance*, lorsqu'il dit : « ... Elle avait trop de précision dans l'esprit pour se noyer en formules vagues ou inutilement accumulées. Elle avait trop de détachement pour désirer occuper de soi indéfiniment. Quelques accusations sans tergiversations ni détours ; quelques demandes se référant à des points de théorie ou de pratique parfaitement délimités et circonscrits, telle je la revois dans mon souvenir. Personne ne chercha moins à tirer ses confessions en longueur, comme il semble quelquefois que ce soit la préoccupation de plusieurs (1). »

Élisabeth apportait au confessionnal le même souci de perfection qui inspirait tous ses actes, et elle marque dans plus d'un passage de son *Journal* et des *Lettres sur la Souffrance* le grand réconfort spirituel qu'elle recevait du sacrement de pénitence. Mais c'est dans la sainte eucharistie, dans ce contact intime avec l'humanité sainte et la divinité de Notre-Seigneur qu'elle trouvait la lumière et la force dont elle vivait. Elle avait le culte et l'amour ardent de ce divin sacrement. A la lettre elle s'en nourrissait; elle communiait au moins plusieurs fois par semaine, aussi souvent que sa santé le lui permettait. Possédant d'une façon si étonnante le sentiment de la vraie mysticité, elle avait compris la richesse infinie du don eucharistique, et elle en parle en termes saisissants : aussi je renvoie le lecteur à ses livres, où il est si souvent question de l'eucharistie. Je puis affirmer que la sainte communion inspirait et réglait son activité tant intérieure qu'extérieure. Elle désirait en outre que Notre-Seigneur, qu'elle recevait à la sainte table et dont la présence illuminait son âme, rayonnât à travers elle pour

(1) *Lettres sur la Souffrance*, « Élisabeth Leseur », pp. 36 et 37.

éclairer d'autres âmes. C'est ainsi que, dans son *Journal*, elle formule ce vœu en forme d'action de grâces : « 29 février 1913. — Ce matin, après ma communion, j'ai eu, en une vision rapide, la pensée des trois tabernacles où Jésus daigne habiter : d'abord les profondeurs de son ciel, le sein de l'inaccessible Trinité, en l'union ineffable de son humanité à la divinité. C'est le tabernacle de sa gloire où nous ne pourrons le contempler qu'après avoir dépouillé notre vêtement mortel. Ensuite l'hostie où il se voile pour se rapprocher de nous, toujours prêt à nous accueillir, à nous écouter. C'est le tabernacle de son amour. Enfin, notre âme, dans laquelle il vient par la communion, s'unissant à elle d'une manière admirable, se faisant son hôte, son ami, son aliment spirituel, demeurant encore en elle spirituellement lorsque a cessé la présence substantielle. C'est le tabernacle de son cœur, le lieu de ses délices, de son repos, de sa joie.

« Oh! comme je voudrais que mon âme lui soit à la fois un ciel, un tabernacle, et ces apparences saintes sous lesquelles il vient à moi! Sous ce voile où se cachera mon Seigneur, je le laisserai rayonner au dehors, attirer à lui les âmes, les chères âmes qu'il veut sauver (1). »

Selon son vœu, Dieu rayonnait à travers elle, et, pour ainsi dire, visiblement. J'ai été très frappé de l'impression inoubliable qu'Elisabeth a laissée dans la mémoire de ceux qui lui ont donné la sainte communion, ou qui l'ont vue la recevoir. Elle était alors transfigurée. Des ecclésiastiques, entre autres, M. l'abbé P..., prêtre habitué de Saint-Pierre de Chaillot, qui lui apportait le bon Dieu, rue de Marignan, pendant ses maladies, m'ont confié l'édification que ce spectacle a provoquée chez eux;

(1) *Journal et Pensées de chaque jour*, « Deuxième Partie », pp. 255 et 256.

des fidèles m'ont affirmé la même chose. Leur émotion me semble d'autant plus compréhensible que je l'ai éprouvée instinctivement, lorsque la divine hostie lui était apportée dans sa chambre pendant sa dernière maladie. L'incroyant que j'étais alors en arrivait à se demander comme à Lourdes : « Le surnaturel existerait-il donc ? » tant son reflet apparaissait lumineux sur le visage d'Elisabeth. Le R. P. Hébert, qui a souvent donné la communion à sa pénitente, a traduit cette impression, d'une manière frappante, à la fin de l'étude publiée en tête des *Lettres sur la Souffrance* (1). Un prêtre de grande valeur, originaire de Jougne, où il a été vicaire, où il passe chaque année ses vacances, — il est actuellement directeur au séminaire de philosophie de Faverney, — M. l'abbé P..., qui a beaucoup connu Elisabeth, exprime un sentiment identique, en m'écrivant, dans une lettre datée du 19 novembre 1920, fête de sainte Elisabeth, ce qui suit : « Du vivant de Mme Leseur, j'eus plus d'une fois l'occasion d'admirer sa conversation, dont l'élégance et la distinction naturelles ornaient si parfaitement une érudition rare et une science précise. Mais, comme tant d'autres, j'étais loin de soupçonner les trésors de sainteté dont son âme était enrichie, tant elle mettait d'humilité à garder dans son cœur « le secret du Roi ». Pourtant, à l'église et surtout quand elle se présentait à la sainte table, je ne pouvais n'être pas frappé de cette attitude qu'a remarquée et si bien décrite le P. Hébert. C'était le recueillement dont il parle, mais avec je ne sais quel épanouissement discret de ce que Mme Leseur a appelé « la fleur bénie de la joie spirituelle », mélange de gravité profonde et de calme rayonnant : on eût dit une vivante image de l'adoration. « Il faut, écrit encore la plume

(1) *Lettres sur la Souffrance*, « Élisabeth Leseur », pp. 41 et 42.

« exquise du *Journal*, que l'on devine à travers moi « l'hôte adoré de mon âme. » Aucun trait ne saurait dessiner plus délicatement cet extérieur inoubliable qui laissait vraiment voir, comme par transparence, l'influence divine. »

Je n'insisterai pas davantage. Je crois en avoir dit assez pour bien faire apprécier ce qu'était la piété d'Elisabeth. Sa qualité dominante était une vertu qu'elle recherchait en tout, lui attribuant avec raison une influence primordiale, la vertu de simplicité, qu'elle a si bien comprise, si heureusement décrite et tant recommandée autour d'elle. Il n'y avait, en effet, dans sa piété rien d'exagéré, de compliqué, de mesquin, de mièvre; on n'y rencontrait aucune de ces petites pratiques, de ces « dévotions » qui sont à l'opposé de la « dévotion »; c'était la grande piété de l'Église, établie sur la plus sûre des doctrines, sobre, substantielle et solide, vivante et vécue.

Fr. Marie-Albert Leseur, O. P.

“ PARVULI ”

On rapporte que S. S. Pie X, en appelant les enfants à faire la première communion dès l'âge de raison, a dit : « Il y aura des saints parmi les enfants. »

Ces paroles semblent de plus en plus se vérifier, et l'on aime à citer les noms de saints enfants dont la vie a été écrite ces dernières années : *la petite Nellie*, morte en odeur de sainteté, le 2 février 1908, en Irlande, à l'âge de quatre ans et demi, après avoir fait sa première communion qu'elle avait ardemment désirée, et après avoir pratiqué à un degré extraordinaire les plus aimables vertus, surtout la patience à supporter les douleurs de la carie des os (1); — le petit *Gustavo Maria Bruni*, appelé « il piccolo serafino di Gesù sacramentato », né à Turin en 1903 et mort aussi en odeur de sainteté à huit ans, content de souffrir par amour pour Notre-Seigneur (2); — *Galileo Nicolini*, qui partit pour le ciel, au cours de son

(1) *Nellie, la petite violette du Saint-Sacrement*, vie, et vie abrégée, Maison du Bon-Pasteur, 228, boulevard Pereire, Paris, et chez le même éditeur : *Les Petits privilégiés de Jésus-Eucharistie* : A travers les lys, — livre qui montre ce que peut faire la sainte communion dans l'âme des enfants.

(2) *Gustavo Maria Bruni : il piccolo Serafino di Gesù sacramentato.* — *Sac. A. M. Anzini*, Torino, Libreria editrice internazionale della buona Stampa. 1915. 3e édition.

noviciat chez les Passionistes; — *Emma Mariani* de Lucca, morte à quatre ans et demi, après avoir de très bonne heure manifesté le vif désir de faire sa première communion, qu'elle fit à trois ans, et avoir montré surtout dans sa dernière maladie une grande dévotion à la Passion du Sauveur (1); — la petite *Anne de Guigné*, dont la gracieuse vie a été racontée dans *La Vie Spirituelle* et s'est fort répandue depuis (2); — *Guy de Fontgalland*, à qui la sainte Vierge annonça à Lourdes qu'il mourrait jeune et qu'il ferait ensuite beaucoup de bien du haut du ciel, ce qui se vérifie par les grâces nombreuses obtenues par son intercession (3); — *Hélène-Anne Dabrowska*, née de père polonais et de mère française en 1912, morte le 5 février 1925 à l'âge de douze ans, après avoir su vaincre son caractère indépendant, entêté, fermé, porté à la contradiction, et être devenue un modèle d'obéissance, de souplesse et d'oubli de soi (4); — *Marie-Gabrielle T.*, dont la vie écrite par Myriam de G. va paraître chez P. Lethielleux sous le titre *Petite Prédestinée*, dans la collection *Parvuli*, — ainsi que celles de *Guglielmina*, d'*Hélène*, née en Savoie (5). Toutes ces vies rappellent celle de la Bienheureuse Imelda, morte d'amour pen-

(1) *Emma Mariani*, Cenni biografici, par Francesco Della Santina 2ª edizione, Lucca, coop. tipografica editrice, 1923.

(2) *Anne de Guigné*, par le Père Lajeunie, O. P. Nouvelle édition (64e mille). Éditions du Cerf, Juvisy, Seine-et-Oise.

(3) *Une âme d'enfant, Guy de Fontgalland (1913-1925)*, 135e mille, et *Derniers souvenirs sur Guy de Fontgalland*, Paris, Maison de la Bonne Presse. — *La personnalité surnaturelle d'un jeune garçon*, par E. Dévaud, professeur à l'Université de Fribourg, 2e édition, chez Vitte, Lyon.

(4) *Hélène-Anne Dabrowska*, Histoire d'une fillette, par l'abbé Léon Skornicki, préface du P. H. Woroniecki, O. P. Poznan, 1930.

(5) Dans cette collection le 1er volume a pour titre : *Le « Deo gratias » d'un tout petit : Auguste Magne*, 1920-1929.

dant l'action de grâces de sa première communion, qui lui fut miraculeusement donnée avec une hostie descendue du ciel.

Pourquoi ne pas citer aussi la vie du jeune *Pier Giorgio Frassati*, de Turin, qui vient d'être traduite en français (1), modèle parfait d'énergie, de pureté,de vraie piété et de dévouement pour les pauvres?

En parcourant la vie de ces enfants, prédestinés à atteindre si vite le ciel, on est frappé de deux choses : de la prédilection de Notre-Seigneur pour les *parvuli*, et de la façon très belle dont se vérifient dans la vie de ces petits les grandes lois qui président à la vie de tout prédestiné.

*
* *

La prédilection de Notre-Seigneur pour les enfants

Cette prédilection est souvent exprimée dans l'Évangile. « Quand les disciples demandèrent au Maître, rapporte saint Matthieu, XVIII, 1 : « Qui donc est le plus « grand dans le royaume des cieux? », Jésus, faisant venir un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « *Je vous le dis, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Celui donc qui se fera humble comme ce petit enfant est le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, c'est moi qu'il

(1) *Pier Giorgio Frassati, Testimonianze,* Cojazzi. — Casa editrice internazionale, Torino. 1929.

reçoit. Mais celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou la meule qu'un âne tourne, et qu'on le précipitât au fond de la mer. »

Notre-Seigneur veut nous dire que, à l'égard de Dieu, qui que nous soyons, quelle que soit notre science, notre autorité, nous devons toujours être comme de petits enfants, par la conscience de notre faiblesse, de notre fragilité, de notre dépendance, par notre humilité et notre simplicité. Tandis que l'homme devient de plus en plus indépendant de son père et de sa mère en avançant en âge, le chrétien, pour arriver à l'union divine, prélude de la vie éternelle, doit prendre de plus en plus conscience de sa dépendance à l'égard de son Père du ciel; il devient de plus en plus enfant de Dieu, de plus en plus humble, simple, filial et abandonné; il en arrive à ne penser, vouloir, agir que par son Père et pour Lui. C'est ce qui se voit dans la vie des saints, que la fidélité au Saint-Esprit fait entrer dans les voies dites passives, où ils sont de plus en plus à l'égard de Dieu comme des enfants; ils s'en remettent à Lui avec une absolue confiance et n'usent de leur activité propre que pour parvenir à être plus dépendants de Lui, comprenant bien que notre salut est plus assuré entre ses mains qu'entre les nôtres.

Les saints trouvent aussi le moyen de réaliser les deux parties de cette parole de saint Paul (I Cor., XIV, 20) : « Ne soyez pas des enfants sous le rapport du jugement, mais faites-vous enfants sous le rapport de la malice. »

C'est ainsi que le confesseur de saint Thomas d'Aquin dit que la confession que ce grand théologien avait faite avant de mourir lui montrait son âme innocente comme celle d'un enfant de cinq ans. L'oraison de saint Thomas

devait être aussi des plus simples, des plus filiales et des plus humbles.

Les plus grands saints aiment à se rappeler que Jésus disait (Marc, x, 14) : « Laissez les petits enfants venir à moi et ne les en empêchez pas; car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra pas comme un petit enfant le royaume de Dieu, n'y entrera point. » Puis il les embrassa et les bénit en leur imposant les mains. » (Item, Matth., xix, 13.)

Enfin pensant à tous ceux qui ressemblent aux petits par la manière humble et simple de recevoir la parole divine, Jésus disait (Matthieu, xi, 25) : « Je vous bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. Oui, Père, je vous bénis de ce qu'il vous a plu ainsi. »

C'est le même enseignement qui nous est donné aujourd'hui par le travail de la grâce dans les âmes d'enfants dont nous venons de parler; c'est avec joie qu'on suit en eux le développement de ce germe de la vie éternelle que le baptême leur a donné, et qui arrive parfois si vite à sa dernière éclosion.

*
* *

Les lois de la vie de la grâce en ces vies d'enfants

Ce qui frappe en ces biographies, c'est la façon dont se vérifient en ces enfants les grandes lois qui président à la vie de tout prédestiné.

La première de ces lois est celle inscrite dans l'essence même de la grâce sanctifiante, germe de la gloire, *semen gloriae*. Cette vie, qui nous a été donnée au baptême, est la même en son fond que celle du ciel, comme celle du germe contenue dans un gland et la même que celle qui apparaîtra dans le chêne complètement développé. C'est une participation de la vie intime de Dieu, participation qui s'épanouira lorsque nous verrons Dieu sans voiles, immédiatement, comme il se voit, et lorsque nous l'aimerons comme il s'aime, sans danger de le perdre par le péché.

Cette vie de la grâce, qui se développe ici-bas dans l'obscurité de la foi par le progrès de la charité, *doit donc de soi durer toujours*, et, lorsque la foi et l'espérance auront disparu pour faire place à la vision et à la possession de Dieu, la grâce sanctifiante et la charité qui sont en nous dureront éternellement et nous donnent dès ici-bas d'être le temple de la sainte Trinité.

Mais bien que cette vie de la grâce doive *de soi* durer toujours sans jamais se perdre par le péché mortel, qui est le désordre même, elle est reçue dans un vase fragile, qui peut se briser, et en beaucoup de baptisés elle disparaît, elle est détruite par le péché, puis elle est rendue par l'absolution et la contrition; souvent elle est détruite encore bien des fois, et c'est une grande miséricorde si elle est rendue avant la mort. Ainsi cette grande loi de la grâce sanctifiante, faite de soi pour durer toujours, est masquée en bien des vies chrétiennes par des interruptions qui sont des temps de mort.

Dans les enfants dont nous parlons, au contraire, cette loi se réalise merveilleusement, l'innocence baptismale demeure, le vase ne se brise pas, et l'eau très pure qu'il contient *jaillit vraiment*, comme le disait Jésus à la Sa-

maritaine, *jusqu'à la vie éternelle*, ainsi que le montrent les derniers instants de ces petits. « Vita gratiae est quaedam inchoatio vitae aeternae », aimait à dire saint Thomas (1).

Une deuxième loi de la vie de la grâce est ainsi formulée par le même saint Docteur : Comme la pierre tombe d'autant plus vite qu'elle se rapproche de la terre, *l'âme qui est en état de grâce doit se porter d'autant plus vite vers Dieu qu'elle se rapproche de Lui et qu'elle est plus attirée par Lui* (2). En d'autres termes l'âme en état de grâce doit *normalement* par l'élan de sa charité ou de son amour tendre toujours plus fortement vers Dieu, jusqu'à l'heure où elle arrive à la vision de l'essence divine. C'est ainsi qu'en principe chacune de nos communions devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, puisque chacune doit augmenter en nous la grâce et la charité et nous disposer ainsi à *mieux* recevoir Notre-Seigneur le lendemain (3).

(1) II^{a} II^{ae}, q. 24, a. 3, ad 2^{um} : « Gratia nihil aliud est quam quaedam inchoatio gloriae in nobis. » Item I^{a} II^{ae}, q. 69, a. 2, et *de Veritate*, q. 14, a. 2.

(2) S. Thomas, *In Epist. ad Haebreos*, x, 25 : « Motus naturalis quanto plus accedit ad terminum, *magis intenditur*. Contrarium est de motu violento. Gratia autem inclinat in modum naturae. Ergo qui sunt in gratia, *quanto plus accedunt ad finem, plus debent crescere*. »

(3) On nous a objecté récemment que l'Eucharistie, étant une nourriture, a surtout pour but *de conserver* la vie de la grâce, comme la nourriture que prend tous les jours l'adulte qui ne grandit plus.

Mais l'Eucharistie est une nourriture, qui a pour but, non seulement *de conserver*, mais *d'augmenter* en nous la vie de la grâce, car nous devons *grandir* tant que nous sommes en voyage vers l'éternité, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'âge parfait, à la vision immédiate de l'essence divine.

Il se pourrait même (c'est l'opinon qu'on attribue à Cajetan) que, au moment d'une fervente communion, nous recevions l'augmentation de charité due à nos actes de charité imparfaits (*remissi*), qui n'ont pas obtenu cette augmentation au moment où ils ont été posés.

Mais le péché véniel, surtout lorsqu'il est délibéré, vient souvent retarder cet élan, et voiler cette seconde loi, comme le péché mortel en détruisant la vie de la grâce empêche la réalisation effective de la première.

Dans les petits prédestinés dont nous parlons, ce retard dans l'élan de l'amour de Dieu, qui provient surtout du péché véniel délibéré, est à peine visible; on sent que ces âmes innocentes, comme celle de la petite Nellie, se portent d'un élan toujours plus fort vers « le Dieu saint », comme elle disait, vers Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie, jusqu'à ce qu'Il leur donne de participer à sa vie glorieuse dans le ciel. On comprend de mieux en mieux avec quelle joie Jésus devait dire : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Enfin une troisième loi de la grâce, qui complète les précédentes, est celle qui est ainsi formulée par saint Paul (Rom., VIII, 28) : « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son éternel dessein.* » Dans la vie des élus tout concourt au salut et au degré de gloire auquel ils ont été prédestinés : toutes les grâces depuis celle du baptême, tous les dons naturels, les circonstances favorables de l'existence et aussi les épreuves, les maladies, l'heure de la mort choisie par Dieu de toute éternité, sans même excepter, dit saint Augustin, leurs fautes, car elles ont été permises par le Seigneur pour les faire arriver à une humilité plus vraie, à une parfaite défiance d'eux-mêmes et à une confiance en Dieu d'autant plus ferme : « Cum enim infirmor, tunc potens sum. »

Mais, encore une fois, cette grande loi, comme les deux précédentes, est masquée en la vie de bien des élus par le nombre et la gravité de fautes insuffisamment

expiées, et pour lesquelles beaucoup doivent faire un *long et dur purgatoire*, purgatoire qui entre ainsi dans le nombre des choses qui concourent pour eux à les conduire au terme de leur destinée.

Or, dans la vie des petits prédestinés dont nous parlons, on ne remarque pour ainsi dire rien de pareil. Sous le souffle de la grâce, ces âmes volent presque sans arrêt, jusqu'à *la sainteté, celle que le Seigneur demande aux petits*, celle qui leur vaut d'atteindre si vite le degré de gloire auquel ils ont été prédestinés. Vraiment dans leur courte vie, jusqu'au choix divin de l'heure de leur mort, *tout a concouru au bien*; et dans ce tout le purgatoire semble n'avoir aucune place.

L'Esprit-Saint fait entendre à ces petits ce qu'il attend d'eux pour qu'ils répondent à la grâce de leur sanctification selon le plan divin. Ces petites biographies nous aident à comprendre un peu ce qu'est, dans la pensée de Dieu, la *sainteté d'un enfant* et ce qu'elle requiert pour Lui rendre la gloire qu'Il en attend.

Vraiment ces âmes encore couvertes de la rosée céleste du baptême, ces âmes qui n'ont pas été éclaboussées par les fanges de la terre, n'ont guère à passer par le purgatoire. Or celui qui est prêt, à l'instant de sa mort, à entrer immédiatement au ciel est un saint; en sa vie tout a concouru à le conduire à ce degré de pureté et d'amour de Dieu et des âmes qui lui obtient aussitôt l'éternelle béatitude.

Tout en faisant leurs petits sacrifices — grands pour le Seigneur et pour eux —, ces petits semblent aller de clarté en clarté, jusqu'à recevoir et goûter Dieu dès ici-bas. « Je le savoure », disait Guy.

On lit dans la déposition inédite d'une religieuse auxi-

liatrice de Cannes qui enseigna pendant cinq ans le catéchisme à la petite Anne de Guigné : « Par ses dons elle aurait pu exciter la jalousie, sans sa vertu; elle aurait éclaboussé les autres, mais elle restait si bien à sa place, par sa discrétion elle évitait d'écraser ses compagnes avec un soin si parfait, elle savait si bien ne se mettre en avant que pour rendre service, que tous subissaient le charme de sa vertu sans jalouser son excellence. Elle est toujours restée dans son coin, à sa petite place, et d'une manière qui dépasse une vertu déjà grande...

« J'ai souvent remarqué chez elle des touches de recueillement intérieur : c'est à ces moments-là que le petit Jésus lui parlait, avouait-elle. Je suis intimement persuadée qu'elle a demandé à aller au paradis : cela se sentait, tout trahissait cette impatience du ciel. Le bon Dieu l'appelait, elle en avait le sentiment; elle répondait à cet appel avec joie. Elle n'en parlait pas à sa mère pour ne point l'attrister, pour lui éviter cet immense chagrin, mais elle avait une certitude intime qu'elle mourrait bientôt. C'était frappant à la fin. Rien plus ne la retenait sur la terre, je sentais que la mort ne lui coûterait qu'un sacrifice, celui de sa mère. »

C'est la même remarque que l'on fait en lisant toutes les biographies de ces petits serviteurs de Dieu.

— « Quand sera-ce ? Quand viendra-t-il ? » disait Marie-Gabrielle T., qui mourut en exprimant son très vif désir du ciel.

Une petite Guglielmina Tacchi-Marconi (1898-1909), dont la biographie paraît aussi dans la collection *Parvuli*, manifeste à huit ans un amour extraordinaire des pauvres, auxquels elle donne, « pour l'amour de Jésus », son argent, son manteau. Une parole qui offense Dieu la fait

pâlir; elle devient grave et recueillie dès qu'on parle de l'Eucharistie. Souffrant beaucoup pendant sept mois d'une endocardite, qui l'emporta, elle se montre douce, résignée, sans caprices ni impatiences, malgré l'insomnie; après l'extrême-onction, elle demande instamment la communion : « Je veux de nouveau Jésus-Hostie, et puis je m'endors. Hâtez-vous! »; et, son souhait exaucé, elle meurt pendant son action de grâces.

D'après la même collection, une petite savoisienne, Hélène (1) (1894-1905), qui semble pratiquer sans effort la vertu, l'obéissance, la mortification, et se montre studieuse, appliquée, réfléchie, veut demander à Jésus la grâce de mourir le jour de sa première communion; sa mère lui répond : « Laisse-Le faire comme Il voudra. » Puis, quelques mois après cette première communion radieuse, elle invite ses parents et ses sœurs à entendre une dernière fois tout ce qu'elle sait jouer au piano, et elle dit : « Est-ce que je vais mourir? Il me semble que oui, c'est pourquoi je vous ai joué tout ce que je sais... pour la dernière fois. » Peu après, elle est atteinte d'une méningite. Dans l'excès du mal, elle reste toujours recueillie, gardant les mains jointes, sans impatience. Elle recouvre toute sa lucidité, lorsque son confesseur lui demande si elle veut Jésus. Elle le reçoit en disant du plus profond de son cœur : « Mon Dieu, je vous aime! » et après l'extrême-onction, elle meurt, comme elle en avait eu le pressentiment.

On est surpris parfois de rencontrer ces petites âmes toutes perdues dans la lumière, et on a l'impression que

(1) Cette biographie, comme les deux précédentes, est due à la plume de Myriam de G., l'auteur du beau livre bien connu *Vingt-deux ans de martyre*.

ces enfants ont donné à Dieu tout ce qu'Il voulait d'eux : la fidélité aux devoirs quotidiens de leur âge, fidélité inspirée par une foi, une confiance filiale et une charité toujours plus vives. On trouve même chez eux un sens profond du mystère de la Croix. Le petit Guy de Fontgalland, âgé de onze ans, pendant les tortures qui précèdent sa mort, dit : « Oh! comme je souffre! Cher petit Jésus, je vous offre de souffrir encore aussi longtemps que vous le voudrez...; je vous aime bien, allez! » Et se tournant vers sa mère, avant son dernier soupir, il lui dit pour la consoler en lui rappelant le prix de la Croix du Sauveur : « Maman, ma petite maman, quand je serai là-haut près du petit Jésus, je t'enverrai des croix... Il faudra bien les accepter. » Quelle grande leçon de force le Seigneur nous donne par ce petit!

La perfection de la vie chrétienne consiste spécialement dans la charité, dans l'amour de Dieu et des âmes en Dieu. Si donc nous voyons la vie d'un enfant toute animée par l'amour de Dieu, par la confiance en Notre-Seigneur et en Marie, si nous trouvons en lui, avec l'esprit de mortification et de sacrifice, une intimité de presque tous les instants et toujours grandissante avec Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », alors nous pouvons dire que ce petit, malgré son jeune âge, a atteint la perfection de la vie chrétienne, et cela à un degré peut-être très supérieur à celui auquel parviennent nombre de bons chrétiens arrivés pourtant à un âge très avancé. Nous nous rappelons alors la parole de Pie X lorsqu'il appelait les tout petits à la première communion : « Il y aura des saints parmi les enfants. » Et la prière de ces petits est parfois singulièrement puissante; si les grands de la terre sont souvent très touchés de la prière que leur adressent de petits enfants, combien plus

le Seigneur lui-même aime-t-il à la recevoir, Lui qui la fait jaillir de leur cœur!

Demandons-leur de nous obtenir des vocations sacerdotales, des prêtres saints, et, pour écarter les dangers d'une nouvelle guerre, de faire surgir, dans les pays susceptibles d'entrer en conflit demain, de véritables amis de Jésus, des sources de charité et de paix.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Adelheid Langmann

De la prière qu'elle avait coutume de faire

Adelheid fut moniale dominicaine au couvent d'Engelthal près de Nuremberg. Ses parents l'avaient fiancée à treize ans, mais son mari mourut au bout d'un an de mariage et elle embrassa la vie religieuse à laquelle elle aspirait depuis l'enfance. Elle se distingua par son amour de la pénitence et sa vive piété. Les révélations qu'elle eut furent écrites de 1330 à 1344 ou 1347, en partie par une de ses compagnes, en partie par elle-même, comme le montre le changement de personne au cours du récit. Elles sont contenues dans deux manuscrits, l'un de Berlin, l'autre de Munich, qui ont servi de base à l'édition de Philipp Strauch (Die Offenbarungen der Adelheid Langmann, Klosterfrau zu Engelthal, *Strassburg und London, 1878*). *Adelheid Langmann mourut en 1375.*

Cette mystique appartient au grand mouvement de ferveur qui souleva l'Allemagne du Sud au XIV^e^ siècle, et qui est d'origine essentiellement dominicaine, ainsi que les noms de Tauler, de Suso, d'Elsbeth Stagel, de Margeretha Ebner, suffisent à le prouver. A côté des monastères d'Unterlinden, de Strasbourg, de Medingen, de Töss,

justement célèbres, celui d'Engelthal occupe aussi une place d'honneur. Christina Ebner, qui y avait, comme Adelheid, prononcé ses vœux, eut également des révélations qui furent consignées, et c'est à elle qu'on attribue le petit livre « Von der genaden uberlast » (*De la surabondance de la grâce*), *qui, s'il n'est pas d'elle, eut du moins pour auteur une autre religieuse du même monastère.*

Adelheid est encore moins connue, s'il se peut, que les autres moniales de la même époque, du moins en France. Peut-être n'est-il donc pas inutile de publier la prière suivante qu'elle composa, et qui se trouve à la fin de ses Révélations (*édition Strauch, pp. 80-91*). *Des textes de l'Évangile s'y mêlent à des souvenirs de traditions populaires. La méditation est tout entière dictée par le désir de s'appliquer les mérites du Christ pour suppléer à la propre insuffisance de l'âme qui prie; du commencement à la fin, elle est soutenue par une ferveur confiante. A côté des œuvres de grande envergure et fortes d'une solide ossature théologique, que nous a laissées la même époque, comme les sermons de Tauler et les traités de Suso, il est bon aussi de voir de quelles pensées se nourrit la piété d'âmes plus simples.*

On s'étonnera sans doute que la prière d'Adelheid s'arrête juste à la Passion, mais bien que sa biographe nous apprenne que, dès son enfance, elle était tout attentive à ce qui se disait « *du martyre de Notre-Seigneur* », *il semble que sa dévotion se soit spécialement attachée à l'Enfance, l'Eucharistie et la sainte Vierge. Mais peut-être s'agit-il plus simplement de l'omission d'une copiste dans les manuscrits qui nous ont été conservés, ou d'un accident de bibliothèque.*

De la prière qu'elle avait coutume de faire

Souviens-toi, Trinité sainte, de toutes les clameurs, de tous les appels que les patriarches de l'Ancien Testament

lancèrent vers toi, jusqu'au temps de l'Incarnation; et de toutes les clameurs, de tous les désirs qui, de tous les hommes, montèrent vers toi depuis le commencement du monde et monteront encore jusqu'au jour du jugement, dans l'amour et la souffrance, la douleur et la joie, pour en appeler à ton amour et à ta miséricorde. Je te prie, Seigneur, d'accueillir ces appels et ces voix comme si elles sortaient de ma bouche. Car eussé-je toutes les voix des cœurs fervents qui montèrent vers toi depuis le commencement du monde et monteront encore jusqu'au jour du jugement, au ciel et sur la terre, elles crieraient toutes vers toi. C'est pourquoi je te prie de prêter l'oreille à ces voix et à ma propre voix comme si toutes ces voix sortaient de ma bouche, et de m'exaucer, Dieu puissant, Dieu souverain, Dieu éternel, Dieu aimable, Dieu fidèle, Dieu miséricordieux. Viens en mon cœur et remplis-le de tout ton amour et de toute ta grâce. Purifie-moi de toutes mes fautes et aide-moi à mener une vie sainte et parfaite jusqu'à mon heure dernière.

Souviens-toi, Seigneur, du conseil que tu tins en ton éternelle divinité, Père éternel du ciel, avec ton Fils éternel et le Saint-Esprit, pour délivrer le genre humain de la mort éternelle; de la décision que prit ta grâce paternelle pour que ton Fils unique s'incarnât; du consentement divin que tu donnas, Seigneur Fils éternel, et de la bonté divine avec laquelle, Seigneur Saint-Esprit, tu choisis la Vierge Marie parmi toutes les créatures et lui envoyas ton ange pour lui présenter la requête. Je te prie, Seigneur, de m'accorder ta faveur paternelle et de me donner ton Fils unique, afin qu'il soit mon éternelle consolation et mon éternel partage, ici-bas et là-haut, éternellement. Et toi, Fils éternel, incline vers moi ta volonté divine et sois mon éternel Époux, afin que toi et moi, Seigneur, nous ne soyons jamais séparés l'un de l'autre, ici-bas et là-haut, éternellement. Et toi, Seigneur Saint-Esprit, embrase-moi du feu de ton amour, en

sorte que, à ma dernière heure, mon cœur soit brisé plutôt par l'amour que par les souffrances de la mort.

Souviens-toi que, toute porte close, l'ange entra chez la Vierge Marie. Je te prie de fermer mon cœur à tout mal et de diriger mes pensées pour ta très haute gloire.

Souviens-toi que la très sainte Vierge Marie était d'une grande ferveur dans sa prière. Je te prie de me donner une piété parfaite et l'amour divin dans toutes mes prières et toute ma vie.

Souviens-toi, Seigneur, que l'ange la trouva toute sainte, et que tu l'avais tellement sanctifiée que tu ne découvris pas de faute en elle, car elle était comblée de grâces. Je te prie de me conduire vers la perfection et de me remplir de grâce, afin que tu ne trouves pas de faute en moi et que, quand tu viendras vers moi, tu me trouves prête à toute heure.

Souviens-toi, Seigneur, de l'amour que tu eus pour elle lorsque l'ange la salua comme il convient à une Dame, lui annonçant qu'elle serait ta mère, et qu'elle dit : « Comment cela se fera-t-il? Car je ne connais pas d'homme. » Seigneur, souviens-toi qu'en ses jeunes années, elle recherchait tes secrets et voulait connaître la vérité. Je te prie, Seigneur, de me donner à connaître, dans toutes les choses divines, la vérité sans mensonge, afin que je reçoive ta grâce et que j'agisse selon ta volonté, ne cherchant à plaire qu'à toi seul.

Souviens-toi, Seigneur, que l'ange prononça ces paroles joyeuses : « Ne crains rien, Marie, tu as trouvé grâce devant Dieu. L'Esprit-Saint viendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » Je te prie, Seigneur, de faire que je te craigne amoureusement et que je m'efforce pieusement de te servir dans la vérité et l'amour véritable, avec une constante application, éternellement. Et toi, Seigneur Esprit-Saint, viens en moi et aide-moi à pratiquer la vertu et le bien selon ta volonté et pour ta plus grande gloire, afin que je sois trouvée en ces dispositions à mon heure dernière.

Souviens-toi, Seigneur, de la réponse humble, amoureuse et tendre qu'elle prononça, la pure et sainte Vierge. « Je suis l'humble servante du Seigneur. Qu'il me soit fait selon ta parole. » Seigneur, je te prie de me donner la parfaite humilité, afin que je me comporte amoureusement et humblement en toutes tes grâces.

Souviens-toi, Seigneur, que, aussitôt qu'elle eut prononcé cette parole, tu t'incarnas en son sein, vrai Dieu et vrai homme, aussi puissant, aussi grand, aussi souverain que tu l'es au ciel, Seigneur, et tu te fis pourtant petit enfant, corps et âme, Dieu et homme en même temps. Je te prie, Seigneur, par ce même amour, de remplir mon âme, mon corps et tous mes sens, de la miséricorde surabondante de ta divinité et de ton humanité, en sorte que toutes mes pensées, mes paroles, mes œuvres, ma volonté et mes actes soient divinisés et parfaitement agréables à tes yeux.

Souviens-toi, Seigneur, des neuf mois qu'elle te porta, et de toutes les grâces, de toute la joie que tu lui accordas quand tu étais en son sein, afin que tu rendes ma vie entière agréable à tes yeux.

Souviens-toi de la visite que ta mère fit à sainte Élisabeth, et qu'alors saint Jean fut sanctifié dans le sein de sa mère. Je te prie, Seigneur, de me sanctifier dans la parfaite vérité.

Souviens-toi, Seigneur, de l'amour que ta chère Mère éprouvait lorsque, te portant en son sein, vrai Dieu et vrai homme, elle te disait, pleine de joie : « Mon Seigneur, mon Créateur, mon Dieu, ma joie, mes délices, ma consolation, quand viendra le jour et l'heure où mes yeux pourront te contempler ? » O mon très cher amour, fais qu'après cette misère, je te contemple avec joie dans l'éternelle béatitude. O mon doux Seigneur, fais que j'aie le bonheur de jouir éternellement de toi après cette misère, au nom de tout l'amour et de tous les bons offices que ta Mère t'a jamais rendus, et que tous les anges, tous

les saints et tous les hommes t'ont rendus sur terre et te rendront encore jusqu'au jour du jugement. Au nom de ta grande bonté, exauce ma prière.

Souviens-toi, Seigneur, que tu naquis vrai Dieu et vrai homme, de son corps pur et virginal. Je te prie de me faire naître à la vie spirituelle, afin que tu sois engendré spirituellement en mon âme par ton amour éternel.

Souviens-toi, Seigneur, qu'elle fut enveloppée de la lumière céleste et de toutes les grâces. Je te prie d'éclairer mon cœur de ta lumière divine et de toutes les grâces.

Souviens-toi, Seigneur, de la joie qu'elle eut, ta chère Mère, lorsqu'elle te regarda pour la première fois. Souviens-toi de la joie que tu éprouvas à la regarder de tes yeux humains, puisque tu l'avais choisie entre toutes les créatures. Je te prie, Seigneur, par ta naissance et par cette contemplation, de me regarder des yeux de ta miséricorde lorsque mon âme s'exhalera de mes lèvres. Que ce regard l'entraîne en ta divinité où elle partagera avec toi la joie éternelle que tu éprouves à contempler amoureusement ta mère, tous tes anges et tous tes saints dans l'éternelle béatitude.

Souviens-toi, Seigneur, que ta Mère fut la première créature qui t'adora dans la foi chrétienne. Je te prie de m'accorder la foi et les mérites chrétiens, éternellement.

Souviens-toi qu'elle embrassait ta tendre bouche pour la joie toujours renouvelée de ta divinité et de ton humanité. Je te prie de transformer toute ma tristesse en une joie sans cesse renouvelée.

Souviens-toi que tu fus enveloppé de pauvres et humbles langes. Je te prie de demeurer dans mon pauvre cœur indigne et dans mon âme.

Souviens-toi que tu fus indignement couché dans la crèche, et qu'ils s'agenouillèrent devant toi et t'adorèrent, mon Seigneur et mon Dieu. Je te prie de m'enlever toute mon indignité, de me rendre parfaitement fidèle et de me convertir à toi.

Souviens-toi, Seigneur, que le forgeron voisin forgea

les clous avec lesquels tu fus cloué à la sainte croix, et que les coups de marteau furent entendus par tes oreilles enfantines (1). Je te prie, Seigneur, par ta sainte enfance, de me pardonner ce que j'ai fait pour te courroucer depuis mon enfance jusqu'à ce jour.

Souviens-toi, Seigneur, que les anges annoncèrent ta naissance aux bergers dans la campagne, qu'ils vinrent vers toi, te trouvèrent et t'adorèrent. Je te prie de faire que je t'adore dans la pleine vérité, afin que tu ne me sois jamais ravi.

Souviens-toi que tu fus circoncis et que tu versas ton sang d'enfant. Je te prie de me laver de tous mes péchés.

Souviens-toi que tu pleuras. Je te prie de me donner de douces larmes d'amour pour pleurer tous mes péchés.

Souviens-toi que te fut donné le nom de Jésus le Sauveur. Je te prie de me sauver intérieurement et extérieurement en mon âme et mon corps, mon cœur, mes sens et mon esprit, car tu sais bien que je suis troublée.

Souviens-toi que tu révélas ta naissance aux trois Rois par de nombreux signes, qu'ils se préparèrent et te cherchèrent avec tout l'amour de leur cœur. Je te prie de me préparer parfaitement, afin que je sois prête à te recevoir à toute heure.

Souviens-toi que tu les conduisis et les dirigeas grâce à l'étoile. Je te prie de me diriger par l'amour et non par les peines, car tu connais bien ma faiblesse.

(1) On ne trouve la trace de cette tradition ni dans les *Évangiles apocryphes*, ni dans les *Méditations de la Vie du Christ*, d'origine franciscaine, qui eurent une grande influence sur la dévotion du XIV^e^ siècle. La légende la plus populaire alors concernant les clous de la Passion, répandue par la représentation des Mystères et reçue par l'art, veut qu'ils aient été forgés par l'horrible mégère qu'est la vieille Hédroit, femme du forgeron de Jérusalem. Cf. E. Male, *L'art religieux de la fin du moyen âge...*, 2^e^ éd , Paris, 1922, pp. 60-62.

Adelheid Langmann fait sans doute allusion à une de ces croyances touchantes, nées de la même piété tendre que celle qui montre l'Enfant Jésus ajustant des morceaux de bois en forme de croix dans l'atelier de Nazareth.

Souviens-toi qu'ils t'apportèrent de la myrrhe, de l'encens et de l'or. Je te prie de me donner de la myrrhe, c'est-à-dire le repentir de tous mes péchés et la pitié pour ta Passion; de l'encens, c'est-à-dire la piété véritable et la vraie foi chrétienne; de l'or, c'est-à-dire l'amour divin et les mérites chrétiens.

Souviens-toi que tu reçus leur offrande. Je te prie de recevoir mon âme lorsqu'elle s'exhalera de mes lèvres, et de la conduire à la béatitude éternelle.

Souviens-toi de la bonté avec laquelle ta mère t'allaitait, te nourrissait, te prenait en ses bras, te portait, te baignait. Je te prie de me pardonner lorsque j'ai prêté trop d'attention à la nourriture, à la boisson, au sommeil, au vêtement, et que j'ai eu trop de complaisance pour mon corps.

Souviens-toi, Seigneur, de la joie avec laquelle elle te porta au Temple et te prit en ses bras, mon Seigneur, mon Dieu, et son cher Enfant. Elle prit deux tourterelles dans le pan de sa robe et te présenta au Temple. Et Siméon te prit dans ses bras, tu le regardas, et il fut illuminé intérieurement et extérieurement. Je te prie, Seigneur, d'éclairer mon âme par ta sainte divinité et ta sainte humanité, et de me révéler les mystères de ta suavité, afin que je jouisse de toi ici-bas dans ta miséricorde et ton amour, et que je te voie là-haut, éternellement, dans la plénitude de la joie, que je jouisse de toi et te loue sans relâche et sans fin.

Souviens-toi, Seigneur, de la souffrance qu'éprouva ta chère Mère lorsque Siméon lui dit que, pour la Rédemption, un glaive tranchant lui traverserait le cœur. Elle fut bien affligée et versa intérieurement des larmes, sachant ce qui t'attendait. Je te prie, Dieu vivant, par ta grande miséricorde, de me garder et de me préserver des souffrances futures de l'âme et du corps, du cœur, des sens et de l'esprit, moi et tous mes amis, et de me protéger contre les imprécations et les malédictions, ainsi que tous mes amis.

Souviens-toi, Seigneur, que les Innocents furent massacrés pour toi. Je te prie, Seigneur, d'anéantir toutes mes fautes par l'amour et non par la souffrance.

Souviens-toi, Seigneur, que l'ange annonça à Joseph, dans son sommeil, qu'il devait fuir en Égypte, et que ta chère Mère te prit, mon Seigneur, mon Dieu et son cher Enfant, et s'enfuit en Égypte avec Joseph. Je te prie, Seigneur, de te souvenir de toute ta miséricorde. Puisque tu sais toutes choses, tu sais bien, Seigneur, que j'ai fui vers toi dans ce cloître, comptant sur ta fidélité. Je te prie de m'aider à vaincre le démon, le monde et mon propre corps.

Souviens-toi de l'amour avec lequel ta Mère s'enfuit et habita avec toi et Joseph dans cette terre étrangère d'Égypte. Je te prie de faire que je vive avec mes amis de telle sorte que ce soit pour toi une louange et un honneur, et pour moi un progrès vers toi.

Souviens-toi, Seigneur, de l'hôtellerie étrangère que tu trouvas en chemin. Je te prie, après cette misère, de m'héberger en ton royaume.

Souviens-toi, Seigneur, que lorsque tu vins en Égypte, les idoles tombèrent toutes et se brisèrent (1). Je te prie, Seigneur, de chasser loin de moi tous les mauvais esprits, afin qu'ils n'aient rien à faire avec moi, et n'habitent pas en moi, ni en cette vie, ni au moment de ma mort, ni après cette vie, ni d'aucune manière.

Souviens-toi que tu séjournas sept ans en Égypte. Je te prie de me pardonner les offenses que je t'ai faites par les sept péchés capitaux et par tous les péchés que j'ai commis contre toi. Accorde-moi les sept dons du Saint-Esprit et purifie-moi de tous mes péchés, afin que je recouvre l'innocence de mon baptême. En échange de

(1) Cf. *L'Évangile du Pseudo-Matthieu*, édition C. Michel et P. Peeters, Paris, 1911, t. I, pp. 120-121, *L'Évangile arabe de l'Enfance*, ib., t. II, p. 12.

ces biens, la mort naturelle me semblera peu de chose.

Souviens-toi qu'Hérode mourut au bout de sept ans. Je te prie d'abattre tous mes ennemis visibles et invisibles, en sorte qu'ils ne me fassent jamais aucun mal, et que leurs imprécations et leurs malédictions n'aient pas d'effet sur moi ni sur mes amis.

Souviens-toi que tu repartis dans ton pays en Terre-Sainte, et que tu fus accueilli amicalement et joyeusement par tes amis. Je te prie de me sanctifier toi-même et de m'accueillir dans la paix de ton éternelle miséricorde.

Souviens-toi qu'elle te perdit pendant trois jours, ta chère Mère. Seigneur, lorsque je t'ai perdu, fais que je te retrouve.

Souviens-toi que tu enseignas les Juifs dans le Temple pendant trois jours. Je te prie de m'enseigner en cette vie à accomplir toutes les choses divines selon ta sainte volonté et, à l'heure de ma mort, de m'enseigner aussi le vrai repentir et la sincère contrition. Que ton corps sacré me soit une nourriture qui demeure avec moi, éternellement, et que j'obtienne la sainte Onction et tous les secours chrétiens, afin que mon cœur soit brisé par l'amour que j'ai pour toi plus que par les souffrances de la mort. Enseigne-moi, après cette vie, à jouir de toi et à chanter tes louanges dans l'éternelle béatitude, dans la suprême béatitude dont tes élus jouissent et au sein de laquelle ils te louent sans relâche et sans fin.

Souviens-toi que ta chère Mère te trouva dans le Temple et que son cœur et son âme furent remplis de joie. Je te prie de me réjouir et de m'accorder tout ce que je t'ai demandé.

Souviens-toi, Seigneur, de toutes les œuvres saintes que tu accomplis pendant ton enfance sainte. Je te prie de me pardonner toutes les mauvaises actions que j'ai commises pendant mon enfance et pendant toute ma vie.

Souviens-toi, Seigneur, que tu fus baptisé dans le Jourdain. Je te prie de me baptiser dans l'amour du Saint-Esprit, afin que je sois purifiée de tous mes péchés.

Souviens-toi, Seigneur, que Jean te toucha de ses mains, qu'il entendit la voix du Père céleste disant : « *Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* », et qu'il vit le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe. Je te prie de m'introduire dans le secret de ta divinité, de me révéler ta miséricorde divine et de faire que je me maintienne en ta grâce de telle sorte que je plaise à ton cœur paternel.

Souviens-toi que tu jeûnas quarante jours et quarante nuits au désert, sans manger ni boire. Je te prie de faire que je jeûne et veille, prie et médite, et accomplisse le service divin selon ta sainte volonté.

Souviens-toi, Seigneur, que tu fus tenté par le Malin. Je te prie de faire que je résiste à toutes ses tentations.

Souviens-toi que, aux noces, tu transformas l'eau en vin et commenças à faire des miracles. Je te prie de manifester miraculeusement en moi ta miséricorde, de m'abreuver et de m'enivrer du vin de ta suave divinité.

Souviens-toi, Seigneur, que Marie-Madeleine versa des larmes de repentir, lava tes pieds de ses larmes et les essuya avec ses cheveux en grande ferveur : alors tu lui pardonnas tous ses péchés et l'introduisis dans la vie contemplative. Je te prie, Seigneur, par tout l'amour que ton cœur bon et aimant éprouva pour elle et éprouve encore pour tous ceux qui t'aiment, de me pardonner tous mes péchés, de m'introduire dans la vie contemplative et de m'amener devant le miroir de ta suave divinité, afin qu'en tout temps, à toute heure, tu sois en mon âme et mon cœur, afin que rien ne puisse troubler mon cœur, afin que je sois libérée de tout ce qui te déplaît et que j'accomplisse tout ce qui est selon ta sainte volonté.

Souviens-toi que, près du puits, tu révélas tous ses péchés à la païenne. Je te prie de me faire connaître tous mes péchés, toutes mes fautes, et de m'en donner un parfait repentir.

Souviens-toi que fut amenée devant toi la femme adul-

tère, qu'ils la châtiaient devant toi pour son péché, et que toi, Dieu miséricordieux, tu pris pitié d'elle. Je te prie, doux Seigneur, de te souvenir de ta miséricorde quand je suis tous les jours maltraitée devant toi. Le monde me fait du mal parce que je lui suis trop attachée et que je suis trop mêlée à ses soucis. Mon corps me fait du mal parce que j'ai trop de complaisance pour lui et le traite avec trop de douceur. Le mauvais esprit me fait du mal parce que je ne résiste pas à ses conseils et à ses séductions. O doux et tendre Seigneur, je suis devant toi comme le coupable devant son juge qui ne sait si on lui pardonnera ou le condamnera. Ah! doux Seigneur, toutes mes mauvaises pensées, mes mauvaises paroles, mes mauvaises actions, sont à découvert devant toi, je ne puis rien te cacher. Mon doux Seigneur, je m'abandonne aujourd'hui à ta miséricorde divine qui est infinie, et aux flammes divines de ton amour ardent, afin que tu m'y consumes et y anéantisses tous mes péchés. Seigneur, ne me damne pas dans ta colère et ne me repousse pas selon ta justice. Attire-moi à toi dans l'amour et remplis-moi de toutes tes grâces.

Souviens-toi, Seigneur, de toutes tes bonnes paroles, de toutes tes bonnes œuvres, de toutes tes saintes pensées. Seigneur, elles intercèdent aujourd'hui pour tous mes péchés.

Souviens-toi, Seigneur, de ta vie pure, de ta conduite sainte. Qu'elles compensent tout ce que j'ai jamais fait contre toi.

Souviens-toi, Seigneur, que tu te fatiguas en prédications, jeûnes, larmes, prières. Offre-les aujourd'hui à ton Père céleste pour tous mes péchés, et pardonne-moi aujourd'hui, afin qu'il n'y ait rien qui nous sépare l'un de l'autre.

Souviens-toi de tous les signes que tu donnas sur la terre en ressuscitant les morts, en ouvrant les yeux des aveugles, en faisant marcher les paralytiques, en puri-

fiant les lépreux. Je te prie, Seigneur, d'accomplir en moi tes miracles, en moi, pauvre pécheresse, et de me donner une vie parfaite, afin que je sois trouvée en grâce à mon heure dernière.

Souviens-toi, Seigneur, que tu vécus trente-trois ans sur la terre et que tu n'eus jamais un jour de repos. Je te prie de rendre toute ma vie agréable à tes yeux.

Souviens-toi, Seigneur, que tu entras à Jérusalem sur cet humble animal qu'est l'âne, que la foule alla au-devant de toi et t'accueillit avec honneur; ils retirèrent leurs vêtements, les posèrent devant tes pas, cueillirent des palmes et en parsemèrent le sol devant toi pour te faire honneur, t'accueillirent et te louèrent par des chants, et te rendirent tous les honneurs qu'ils purent. Je te prie, Seigneur, quand tu viendras dans la Jérusalem de mon cœur et de mon âme, de me préparer à te recevoir, afin que tu me trouves prête à toute heure, et que je t'honore véritablement en mon corps, mon âme, mon cœur, mes pensées, mon esprit.

Souviens-toi, Seigneur, que tu prêchas tous les jours jusqu'à la nuit, qu'ils te laissaient aller ayant faim, et que personne ne te donnait à manger ni à boire. Je te prie, Seigneur, pour que, quand tu viendras en mon âme, je te nourrisse d'un véritable amour, afin que tu demeures éternellement près de moi.

Souviens-toi que tu fus trahi. Seigneur, quand je t'ai trahi et que j'ai parlé contre toi, pardonne-moi.

Souviens-toi, Seigneur, que tu fus vendu pour trente deniers. Je te prie de ne me donner jamais ni biens ni amis qui me soient plus chers que toi et me fassent t'oublier.

Souviens-toi que, la nuit du Jeudi-Saint, tu instruisis tes disciples et leur laissas tes enseignements, les éclairant dans la foi selon la parfaite vérité. Je te prie, Seigneur, d'être mon maître et de m'instruire fidèlement à accomplir ta volonté et à garder tes commandements.

Souviens-toi, Seigneur, de l'amour que tu manifestas pendant cette nuit du Jeudi-Saint en nous donnant ton corps sacré. Je te prie de me donner un véritable amour pour recevoir ton saint corps, afin que je te reçoive spirituellement comme ta mère te reçut en son corps et son âme, quand tu lui fus annoncé par Gabriel.

Traduit du texte moyen-haut allemand
par JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Méditation devant le Portail-Royal[1]

Après deux ans d'absence, une maladie fructueuse, ma solitude presque ininterrompue — retour à Chartres.

Que fais-je ici ?

Pourquoi suis-je revenu ?

Je songe au temps que j'ai passé à interroger ces sculptures : je ne parviens pas à me comprendre.

Et je me demande quel rapport il peut y avoir entre ce curieux passionné qu'à peine j'ai cessé d'être, ce minutieux analyste des ouvrages humains — et le cœur détaché qui est à présent mon cœur.

Décrivais-je la même courbe quand, après m'être si longuement arrêté aux peintures du Prado, j'y revenais une dernière fois pour m'avouer qu'en vérité elles ne me touchaient pas ?

Mais du moins aspirais-je à retrouver ces larmes qui, peu de mois auparavant, avaient pénétré jusqu'au fond de mon cœur.

Aujourd'hui je ne demande plus de pleurs. Et si je me sens tout vidé d'intérêt, sans plus aucune passion pour les choses du monde — je me sens privé aussi de l'intérêt que je portais alors à ma propre émotion. La seule raison qui m'attache à présent à mes larmes c'est que, par elles, je m'éclaire mieux sur mon néant.

Ai-je donc fini de croire que mon émotion témoignât de mes mérites ?

(1) Cathédrale de Chartres.

Cela, du moins, j'ai fini de le croire.

Et vous avez, pour me débarrasser de mes illusions, employé, Seigneur, le plus pitoyable moyen.

Vous n'avez pas cessé de m'humilier, mon Dieu ; me délivrant, quand je craignais de succomber ; m'abandonnant, quand je m'imaginais délivré — laissant en moi d'invisibles puissances jouer un jeu de bascule où je m'habituai à ne voir que ma propre faiblesse et le peu d'action qu'il m'était décidément donné d'exercer sur moi-même.

De cette absence de volonté, de ma disponibilité au bien et au mal, quel moyen encore de douter?

Oui, de cela, du moins, je ne puis plus douter.

Et ce ne sont plus les larmes que je désire, Seigneur ; mais d'être assez fort pour ne plus cesser de prier — assez faible pour n'avoir d'autre envie que de vous implorer, vous demander pardon et vivre en vous avec mes défaillances.

Mon Dieu, je ne trouve plus aucun intérêt à la beauté. Et, lorsque je me promenais dans le cloître de Saint-Trophime, essayant de me convaincre qu'une certaine humilité, à travers ces ruines, me touchait encore, que toute beauté ne m'était donc pas indifférente, quand je m'efforçais de me donner le change sur mon irrémédiable désaffection à l'égard du monde et de moi-même, je n'avais pas subi ces humiliations que vous me réserviez ; au fond desquelles je vous rends grâces d'avoir bien voulu me plonger de nouveau.

Me voici de retour à Chartres.

La soudaine apparition de votre cathédrale me saisit avec une plus écrasante majesté que la première fois, alors que j'étais comme perdu dans les détails, croyant à mon travail — le prenant au sérieux!

Je sais, maintenant, qu'il n'y a plus moyen de me prendre au sérieux ; que, livré à moi, je ne suis vraiment rien. Si bien que mon propre travail même ne parvient plus à

me cacher cette misère que je tentais de m'y dissimuler.

C'est à cette misère, Seigneur, que vous m'avez rendu par-dessus tout attentif.

Elle ne cesse de m'occuper : cette fragilité contre laquelle je sais qu'il m'est si difficile de lutter.

Et je l'aime, Seigneur. J'aime ma lâcheté. Je m'y sens présent tout entier.

Je sais que c'est d'elle seule que moi seul suis capable.

Une vigilance singulière a répondu à la découverte que je faisais, l'hiver dernier, de votre commandement de veiller. Et voici que je cueille les fruits de cette lumière que vous mîtes en moi : je veille et je prie. Mais, surtout, j'ai un tel besoin de m'identifier à ma prière et à ma vigilance, que les plus belles œuvres, celles même où le plus humain de l'homme s'inscrit immédiatement, ne me sont plus de rien.

Non, mon Dieu, les plus touchants témoignages de ceux qui vous aimèrent ne parviennent plus à m'arracher à cette passive contemplation de notre misère où, à chaque instant, une nouvelle chute me rétablit involontairement.

C'est là mon plus intime changement : que je ne désire que de penser à vous et que je sache que, sans cesse, mon propre poids me fait vous échapper.

Que m'importent les statues du Portail-Royal?

Je voudrais passer ma vie à genoux devant vous, pour mieux affirmer ma propre négation ; car je cherche en vain en une autre attitude un témoignage équivalent de mon amour.

Quoi, mon Dieu, j'ai donc été capable de m'installer devant ces grands corps uniformes pour leur arracher leurs secrets — comme si le secret de la beauté différait de l'amour, fût rien d'autre qu'une allusion à l'amour.

Aujourd'hui, si j'y retourne, ce ne sera sous la poussée d'aucun besoin, mais pour m'acquitter d'une espèce d'obligation consciencieuse.

A peine déjà les ai-je regardées.

Je regarde plutôt ce puissant jaillissement des deux tours, cette massive splendeur avec laquelle se dresse le solide édifice. Et ce n'est point leur beauté qui me touche, mais ce signe de pierre que l'amour a bâti pour affirmer sur notre inconsistance la durée qui vous glorifie.

Je m'y attarde? Ce n'est qu'en passant que j'y songe.

Tandis qu'il y a deux ans je m'efforçais de me mettre à genoux, m'imposant de demander auprès de vous des intercessions auxquelles je ne croyais pas, à présent je voudrais passer mon temps au pied de vos autels et devant ces images de saints que je jugeais alors des idoles païennes.

Je ne vous demande pas de me pardonner : je blasphémais avec tant d'innocence! Et puis, si rien ne se fait que vous ne permettiez, est-ce que l'âme de bonne volonté ne sera pas sauvée, malgré ce qu'elle croit qu'elle pense?

Tout de même, Seigneur, laissez-moi m'étonner, à l'occasion de ce retour, du chemin insensible où vous m'avez mené.

Je me rappelle mes stations devant la Vierge noire. Je ne lui parlais pas : je m'efforçais de me parler : je manquais d'humilité, Seigneur, et, tout en la niant, croyais à l'efficace lucidité de mes raisons.

Me défiant de moi, je m'en remettais à moi.

J'essayais de me prendre à mes mots.

A présent, je n'attends plus rien de moi, qu'une inépuisable incapacité à résister au moindre objet de mes désirs — à la moindre occasion, hélas! de mes plaisirs les plus haïs et les plus redoutés.

Je n'attends plus rien que de vous seul, mon Dieu, par l'intercession de vos anges et de vos saints.

Pourquoi donc méprisé-je la beauté qui vous loue?

Mais je crois qu'au fond je ne la méprise pas. Ce que je ne parviens vraiment pas à comprendre, c'est que d'autres s'y complaisent. C'est que la beauté humaine, et je pense

aux plus hautes, puisse nous arrêter autrement que pour provoquer, à son tour, notre louange.

Ce que je ne comprends pas, ce n'est pas la beauté, c'est l'idolâtrie qui me poussait à cette vaniteuse interrogation dont mon livre témoigne. Et que j'aie pu me laisser à ce point séduire, d'employer, à une analyse des moyens humains, les jours que vous nous accordez pour nous anéantir.

Dans cette attention que je prêtais aux choses, j'essayais de me justifier la légimité de mes plaisirs : je me poursuivais encore. Non pour m'incliner vers vous, ni pour m'enfoncer dans le chemin qui mène à votre amour : pour fortifier mes émotions, m'encourager à m'y tenir, me dissuader de tout abandonner.

Ainsi, mes prières, quoique je m'y efforçasse, me semblaient sans objet, alors que j'essayais de me prouver que mes goûts avaient une nécessaire correspondance au leur. Jusqu'à mes larmes, Seigneur, rien ne me servait qu'à me refléter. Et mon amour ne se nourrissait que de l'ambition d'être parfait. Je n'ai plus cette ambition, Seigneur. Mais surtout je ne crois plus à aucune perfection de ma part. Tous mes goûts me semblent illusoires ; et si je me supporte tel que je suis, c'est que je sais enfin ne pouvoir mieux vous louer que par ma faiblesse et son aveu.

Ainsi ont fini par habiter en moi des contraires que j'avais crus inconciliables : la complaisance à la tentation et la foi, le péché même et l'amour.

Après m'être efforcé à me retrouver à travers tout, tout m'invite à me perdre.

C'est là le point de ma différence. Ce qui me rend étranger à ce qui, si longtemps, me toucha : que j'aspire à mon effacement et non plus à construire devant moi aucune image de moi-même.

Mais voici que ce renversement a lieu au moment précis où la santé m'est rendue — comme si la faiblesse de mon corps n'eût été qu'une compensation à la présomptueuse insuffisance de mon esprit.

Je n'aspire, Seigneur, qu'à faire devant vous ma démission plus complète.

Ainsi, loin d'être l'effet de notre faiblesse à vivre, l'exigence de ma foi s'accroît avec ma force. C'est le trop connu spectacle de moi-même qui m'oblige à me désavouer : le sens d'une lâcheté où l'esprit se résorbe.

Il est vrai ! cette lâcheté ne m'irrite même plus : je la supporte auprès de moi. J'aime de me savoir sans cesse prêt à y succomber.

Plus rien ne me vaut la conscience du peu que je donne et du peux que je vaux.

Car votre promptitude à m'accueillir ainsi, et comme malgré moi, grandit dans mon cœur le sentiment de votre miséricorde.

Ce n'est plus moi que je cherche. C'est à vous connaître, miséricorde de mon Dieu.

Jusque dans l'humiliation, la ferveur et la joie — de vous savoir, Seigneur, incorruptible et doux.

René Schwob.

Les Filles de Notre-Dame de Carthage

Leur histoire illustre la parole fameuse du Père Olivaint : Courage et confiance ! » Le courage, ah ! qu'il en fallut dans es épreuves physiques et morales des origines ! Certes, rien le grand n'est enfanté sans de grandes douleurs ; mais pour garder confiance, pour faire confiance à Dieu envers et contre out, il faut parfois plus que du courage : de l'héroïsme. Or, nous le croyons, la confiance des Filles de N.-D. de Carthage fut héroïque.

Les lois d'exception de 1901 et 1903 avaient jeté le trouble que l'on sait dans les Congrégations religieuses. Elles cherchaient des asiles à l'étranger, à quel prix et dans quelles conditions ! mais avec quelle volonté de sauver leurs sujets et le préparer, par leurs sacrifices, des jours meilleurs ! Un des mille rameaux du vigoureux tronc franciscain, un des plus récemment greffés, ne se résigna pas à l'étouffement ; il résolut de se transplanter, comme tant d'autres, si la persécution venait à l'exiger. Mais sur quelle terre propice ?

La Providence parut désigner la Tunisie. Le Protectorat s'était établi que depuis vingt ans ; les besoins religieux étaient immenses ; l'effet des lois mauvaises semblait ne devoir pas s'étendre jusqu'à la Régence ; la langue française suffirait, au moins dans les débuts ; les terres, dans ce pays neuf, seraient acquises à prix plus doux... Et après des voyages et des démarches qui durèrent un trimestre, les religieuses mandatées par la Congrégation fixèrent leur choix sur Tabeul, l'ancienne Néapolis des Romains, qui venaient y faire des cures d'air. Un climat d'une douceur incomparable, un sol fertile, une situation ravissante entre mer et montagne, près la grand'route de Tunis, près la voie ferrée, la certitude que 130 ou 150 hectares seraient facilement obtenus, l'assentiment de l'Ordinaire du lieu, tout promettait une prompte et heureuse installation. L'exil pouvait s'imposer, les Sœurs auraient un gîte.

Hélas! on ne fonde pas à si bon compte!

L'Ordinaire, justement inquiet pour les rares Congrégations déjà établies en Tunisie, demanda bientôt de remettre la fondation à des temps meilleurs. On essaya — c'était si proche — la Sardaigne, qui s'avéra impraticable. On s'aventura jusqu'en Autriche, où les difficultés financières et autres ne permirent pas un établissement définitif. Et la loi de 1903 fut votée sur les entrefaites. Il fallut bien regarder de nouveau du côté de Nabeul.

Cette fois, l'archevêque de Carthage, le saint Mgr Combes, avait obtenu de M. Stéphen Pichon, résident général, l'assurance formelle que les lois sur les Associations ne seraient pas appliquées aux Congrégations tunisiennes, si les nouvelles venues quittaient l'habit religieux, se « sécularisaient ». La condition était dure; mais la nécessité commandait; le calice fut épuisé, jusqu'à la lie, et la fondation fut entreprise.

A six kilomètres de Nabeul, le courtier affirmait qu'auprès d'un oued quatre propriétaires arabes vendraient tout le terrain désiré. C'était une chance inespérée, les domaines arabes étant le plus souvent morcelés en parcelles infimes, et la loi exigeant la recherche de tous les ayants-droit depuis trois générations.

Par malheur, quand on en vint à traiter, huit indigènes se dirent propriétaires; bientôt vingt; puis quarante, et soixante!... Et les voisins déclarèrent que si les Françaises arrivaient, ils les recevraient à coup de pierres... Le fondé de pouvoirs des acheteuses se mit en campagne néanmoins. Il réussit, non sans peine et non sans débours personnels; car son honnête courtier, manifestement, ne méritait qu'en espérance l'épithète historique.

Les affaires n'étaient pas encore tirées au clair, quand le dévoué fondé de pouvoirs mourut subitement. Et, cependant, puisque l'exil paraissait imminent, il fallait bien, sans trop savoir où en était la question de propriété, mettre tout en état. Les deux fondatrices s'y employèrent.

Du reste, un renfort allait arriver de France — le premier et le dernier... mais la sage Providence ne dévoilait pas l'avenir — et il convenait qu'il trouvât mieux qu'une friche pour demeure.

Défoncer de vaines pâtures, tracer des chemins, construire

maison d'habitation et dépendances, acquérir le cheptel nécessaire et le matériel agricole, diriger trente ou quarante ouvriers arabes sans connaître leur langue et, au surplus, sans savoir discerner l'orge du froment, ce n'était pas un petit embarras. Et pour qui travaillait-on, si les lopins contestés venaient à retomber aux mains des indigènes? De la mi-décembre 1903 à la fin d'avril 1904, époque où le dernier contrat fut enfin passé, l'angoisse ne desserra pas son étreinte.

Pouvait-on se flatter d'avoir vu déjà le plus dur?

L'entrepreneur ignorait tout des exigences d'une maison conventuelle, et des éléments de la justice commutative. Il fallut remanier ses plans et le menacer de l'avocat; il céda, mais après des scènes où il se montra complètement dénué de mansuétude, comme de scrupules.

Tant bien que mal les exilées s'installèrent dans les locaux inachevés. Ni portes ni fenêtres. La nuit, une barricade de fortune et le recours à Marie Immaculée, patronne de la fondation. Le jour, le chétif mobilier émigrait de place en place, au gré de la marche des travaux. La cuisine, c'étaient trois pierres dans la cour. Les repas (qui jamais ne manquèrent, Dieu merci) se composaient surtout d'herbes des champs, ou de pain sec : aux jours de liesse, on se permettait de le tremper — non sans remords — dans l'huile et le vinaigre.

Malgré ce régime renouvelé des Pères du désert, les constructions et les labours épuisèrent bientôt les ressources de la maison. Une âme généreuse prêta les fonds immédiatement nécessaires : et puis, très vite, gênée elle-même, elle en demanda le remboursement. La France implorée, ne répondit qu'avec parcimonie... Et les ouvriers attendaient leur salaire, de semaine en semaine. Faudrait-il jeter le manche après la cognée?

Ce fut alors que la Providence intervint, sous les espèces surtout de l'Arabe Si-Mabrouk, musulman d'une droiture, d'une modestie, d'un savoir-faire éminents.

Dès les débuts, les fondatrices avaient remarqué un inconnu présent aux négociations et aux contrats, silencieux, très attentif, dont elles ignoraient les desseins. C'était Si-Mabrouk qui s'était institué leur protecteur. Un jour, il leur fit indiquer un notaire sûr : « Il sait les lois, disait l'Arabe, et il est honnête. » Quand il apprit que la maison allait être habitée,

il prépara une réception triomphale : « Ce sont les filles de Dieu qui viennent », déclara-t-il à ses compatriotes. Mais la prudence empêcha toute manifestation, et Si-Mabrouk se résigna, sans amertume. Il surveilla les constructions. Il se chargea d'acheter le bétail, les outils, les semences. Il dirigea la première moisson. A l'heure critique de la débâcle menaçante, il donna le conseil opportun et il redoubla paisiblement ses bons offices.

— Nous couperons le blé, dit-il. Je vendrai le grain aussitôt. Vous paierez les ouvriers au fur et à mesure. Et vous vivrez sur le reste.

Il admirait les rudes travailleuses. Celles-ci en effet, quand les moissonneurs arabes étaient partis, chaque soir prenaient la faucille et, courbées sur la glèbe pendant des heures, les mains enveloppées de chiffons à cause des épines, des serpents et... des ampoules, elles avançaient la récolte, en diminuant les frais. Ou bien, dans la période du battage, elles continuaient la besogne au tarare, portant les sacs, les élevant à grand'peine au niveau de la machine : « Et pourtant, disent-elles, nous les faisions petits, pour être capables de les remuer. » Brisées de fatigue, elles se couchaient sans s'accorder le moindre frustulum, et un bref sommeil était censé réparer leurs forces.

Le jour vint où malgré ces excès, habituels aux fondateurs, l'argent manqua tout à fait et les ouvriers furent congédiés. Alors toutes prirent la pelle et la pioche, plantèrent les arbres, créèrent le vignoble, cherchèrent les pierres pour le pavage des cours, les portèrent une à une, bêchèrent le potager, soignèrent la basse-cour, installèrent un rucher, sans négliger de guérir les Arabes malades ou blessés, et de tenir en état le linge des églises voisines.

Comment ne succombèrent-elles pas? Pourquoi les brigands de la montagne respectèrent-ils toujours leurs biens et leurs personnes? pourquoi leur accordèrent-ils, au contraire, leur protection efficace et constante? Pourquoi la confiance des colons voulut-elle que la pauvre maison devînt, avant même toute officielle autorisation, une école de garçons, puis une école mixte, et enfin, faute de place (oh! les prodiges de tassement!), une école primaire de garçons, avec des leçons particulières de latin et d'anglais? Pourquoi enfin le Caïd, arabe de famille princière, s obstina-t-il à supplier

que la maison catholique élevât ses trois filles musulmanes?... C'est le secret de Dieu, mais peut-être le percerons-nous, si nous songeons à la parole de saint Paul : « La Charité sans faux-semblant... l'allégresse dans l'espérance, la patience dans les tribulations, la constance dans la prière » et, pourquoi le taire? le pardon des injures, « bénissez ceux qui vous persécutent (1) » : car vous pensez bien que la calomnie, l'envie, la dérision, attaquèrent l'œuvre naissante, et la police elle-même fut mise en branle!

Il semble bien que, par surcroît, les puissances infernales agirent directement, et longuement, pour détourner les vaillantes femmes d'établir une oasis de virginité, un Tabernacle, une maison de formation chrétienne, sur une terre arrachée au Christ depuis un millénaire. Il y eut beaucoup de bruit, assez de peur, aucun mal; mais ce fut désagréable...

Une sainte fondatrice disait : « Si j'avais su, en commençant, tout ce qui devait m'arriver, je ne sais pas si j'aurais eu le courage de marcher. » Les Fondatrices de Sillonville, au milieu des pires épreuves et des plus rudes privations, gardèrent le sourire : « Les cœurs étaient légers et les âmes heureuses », disaient-elles, « nous préparions l'asile qui sauverait notre vie religieuse. »

Précisément alors, cette vie religieuse à laquelle tant de sacrifices avaient été consentis d'un cœur viril, elle-même se trouvait remise en question!

A l'expérience, il avait bien fallu s'avouer que l'œuvre, pour vivre et pour croître, devrait s'appuyer plus fort sur l'archidiocèse de Carthage : ou devenir Congrégation diocésaine, ou mourir à bref délai, tel se posait le dilemme. Mais S. G. Mgr Combes accepterait-elle?

Un prêtre éminent, ami de Sillonville et familier de l'archevêché, déclara tout de go : « Monseigneur refusera. Votre désir est absolument contraire à toutes ses habitudes. S'il vous écoute, même, ce sera un miracle, un signe providentiel. » Or non seulement le prélat ne rejeta pas les ouvertures timides de la déléguée; mais il s'affirma heureux d'accueillir les nouvelles filles qui s'offraient à sa paternelle protection.

(1) Rom., XII, 9, 12, 14.

— Obtenez d'abord, dit-il, l'autorisation de l'Ordinaire de votre lieu d'origine, et vous devenez miennes.

L'Ordinaire français donna à son vénéré collègue tunisois tous les apaisements désirables, et, en 1913, Sillonville crut enfin pouvoir vivre d'une vie autonome. Une dernière condition, un dernier obstacle subsistait mais vraiment négligeable. Il fallait rembourser au principal créancier les capitaux engagés. Eh! bien, année par année, tantôt plus tantôt moins, on éteindrait la dette sans presque le sentir... et Perrette n'avait pas fait de plus beaux rêves.

... Le créancier demanda le remboursement total et immédiat. Coup de massue : la caisse était vide! Il conseillait bien d'emprunter à une Société de crédit, la seule alors praticable. Mais jamais, au grand jamais, cette société n'avait consenti à prêter un rouge liard sur des propriétés non immatriculées, et à la même époque elle refusait à un millionnaire désireux de s'agrandir la somme pour laquelle il n'offrait en gage que ses biens immenses, mais non immatriculés.

Nonobstant (nécessité fait loi), l'agence tunisoise de la banque fut sollicitée. Contre toute attente, elle transmit la demande au siège central. Et, prodige inouï (au dire de l'avocat de Sillonville qui n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles), le siège central accorda le prêt, remboursable par annuités!... Le créancier aussitôt désintéressé, l'œuvre libérée d'un joug écrasant, enfin l'avenir s'éclaira et, dans la paix, dans l'union parfaite des âmes et des cœurs, la maison Notre-Dame de Sillonville inaugura en 1914 une période d'efforts féconds et récompensés.

Dans quel sens convenait-il de les orienter?

Le dessein primitif avait été seulement de ménager un havre de salut aux victimes possibles de la persécution religieuse : dessein aboli par les circonstances inéluctables. Instituer des refuges agricoles? recueillir des orphelins? ouvrir un sanatorium? un dispensaire? Toutes œuvres pies sans doute : mais puisque, sans qu'on l'eût ni rêvée ni désirée, une troupe ardente d'élèves s'était présentée, avait été pour ainsi dire imposée par les colons, et ne demandait qu'à s'accroître jusqu'à contraindre Sillonville à dilater ses murs, ne convenait-il pas de voir dans cette affluence empressée une indication providentielle? Depuis douze ans les âmes se laissaient faire, au jour le jour, par la Providence : elles continuèrent, et la Régence autorisa l'école.

La clientèle ne manqua pas. Indigènes, juifs, italiens, maltais, français, tous considéraient Sillonville comme une aubaine miraculeuse, et tous aspiraient à en faire profiter leurs enfants. Mais si la masse humaine est compressible à l'infini — ce qui n'est pas démontré — il est certain que le matériel scolaire ne l'est pas, et il fallut décourager des instances très flatteuses, très pittoresques. Un père de famille juif, dans son chagrin d'être éconduit, n'alla-t-il pas jusqu'à s'écrier :

— Je paierai pension triple, si vous voulez ; mais acceptez mon fils !

Tout simplement, on suivit l'ordre suggéré par la Providence, et par le bon sens. Les colons français, les premiers, avaient peuplé la maison ; il était équitable de les servir jusqu'à concurrence du nombre des places disponibles, la demande ici étant toujours supérieure à l'offre, et une sélection s'imposant même parmi nos compatriotes. Certes il était pénible de limiter le bien à faire ; mais le Seigneur ne raille-t-il pas l'imprudent qui bâtit ou qui part en guerre sans connaître ses possibilités ? Plus tard, on verrait.

Au surplus, préparer de loin des colons chrétiens, des chefs de peuple, des Français dignes de leur race, n'est-ce pas du même coup servir à toute la Régence, fortifier l'élément national et catholique, aider au relèvement de la famille arabe, travailler à l'union et à la paix des apports allogènes ? En toute affaire le plus sage est d'aller d'abord à l'essentiel ; ainsi agit le Pensionnat de Sillonville.

Peut-être le bienveillant lecteur vient-il à penser :

— Voilà bien de la grandiloquence, à propos d'enfants de six à douze ans, rassemblés des quatre coins de la brousse tunisienne !

Qu'il considère cependant que les enfants, comme on l'a dit, sont des multiplicateurs, et que les Dames ici travaillent sur une élite, les fils des grands colons dont l'influence est étendue, profonde, reconnue. Non, Sillonville n'est pas la plus petite entre les villes de Juda ! Être un Ancien de Sillonville, mais c'est un titre d'honneur, — un peu (ne souriez pas) comme jadis d'avoir étudié à Sorèze sous le Père Lacordaire. Il faut voir, lé dimanche et pendant les vacances, les autos de toutes marques ramener à la chère maison les jeunes pères de famille, heureux de se rasseoir un instant sur les

petits bancs d'autrefois et de causer comme « au bon temps » avec les maîtresses aimées ! Il faut les entendre louer l'œuvre, avec un enthousiasme que ces réalistes ne vont pas chercher dans leur imagination ! « Sillonville a fait un bien immense », affirmait récemment un colon d'origine lorraine, peu enclin aux emballements.

Peut-être un témoignage paraîtra aussi probant, dans sa neuve spontanéité. Des jeunes gens — le cas n'est pas si rare — lycéens comme séminaristes, sollicitent comme une grâce, de leurs parents et de leurs anciennes maîtresses, la faveur de passer plusieurs jours de leurs vacances dans la maison dont le souvenir les enchante. Ils veulent, comme disait un d'eux, se retremper dans la vie de famille qu'ils ont goûtée naguère, et dont la foi, surtout la foi eucharistique, est le plus fort ciment. — A cette parole, qu'il nous soit permis d'ajouter l'éloge délicat d'un prêtre tunisien, appelé à un poste éminent dans l'Église :

— En quittant le pays, confia-t-il à un ami, je ne regrette que Silionville...

L'actuel Primat d'Afrique, S. G. Mgr Lemaître, n'a pas ménagé aux Dames de Sillonville les marques de sa bienveillance. Non content de leur avoir donné la Consécration des vierges, telle que l'édicte le Pontifical, il a voulu baptiser, si l'on peut dire, leur petite Congrégation ; il leur a imposé le nom glorieux de « Filles de Notre-Dame de Carthage, enseignantes et infirmières », fixant ainsi, à sa forte manière, leur statut définitif dans son archidiocèse.

Le Père Griffon, de sainte mémoire, avait écrit (1) à la future fondatrice de Sillonville, qu'il aimait comme sa « petite fille » et qu'il formait énergiquement : « Soyez grande. Si le vent des tribulations souffle sur vous, inclinez votre tête. Ce vent passera par-dessus, et vous la relèverez ensuite, et les tribulations bien souffertes donneront une grande paix à votre cœur. » Et encore (2) : « Mettons toujours le bon Dieu dans nos petites affaires, il nous aidera. » Les tribulations n'avaient pas manqué, les âmes s'étaient toujours tenues aux écoutes de Dieu, et Dieu enfin donnait la paix.

(1) Lettre du 9 juillet 1885.
(2) Lettre du 14 mars 1884.

Mais sur terre, mais pour l'âme chrétienne, c'est toujours la paix armée et le combat quotidien; le « Marche, marche » de l'Écriture est une consigne irrésistible, et les Filles de N.-D. de Carthage s'en aperçoivent, sans se troubler : Dieu va devant!

Les « Noces d'argent » de Sillonville furent célébrées en 1928, sous la présidence de Mgr Lemaître. Une foule de parents, d'amis, d'anciens élèves, de colons et d'indigènes tint à honneur de prendre part à la fête; le caïd de Tunis avec ses fils, en magnifiques costumes, demeurèrent jusqu'à la fin de l'illumination nocturne, tandis que l'*Ave Maria* d'Afrique retentissait :

Que le fier nomade,
Toujours indompté
Cède à la croisade
De la Charité.

Les instances de tous furent si pressantes qu'il ne parut plus possible de les éluder : de nouveau, on décida de construire.

Les dépendances ont été élargies. Un moteur fournit l'électricité qui éclaire tous les locaux, élève l'eau, pétrit le pain, extrait le miel des rayons, etc. Les dortoirs sont doublés. Un étage s'est ajouté sur toute la surface du bâtiment. Et même, en retrait sur l'aile de la chapelle, voici une demeure toute blanche, qui semble dire comme la Sienne moyenâgeuse : « Je vous ouvre plus que ma porte : mon cœur. » Ce n'est pas encore le noviciat; mais quand Dieu voudra, il saura bien peupler le Jardin fermé que ses Filles lui préparent. Quelques cloisons par terre, alors, et les bâtiments réguliers en un clin d'œil s'adapteront.

L'ambition est-elle exagérée?

Qu'on y songe! Le personnel ne saurait suffire désormais à l'œuvre heureusement trop prospère. Et puisque l'œuvre est bonne, nécessaire, populaire, elle doit essaimer dans d'autres coins de la Régence. De plus, si elle a dû jusqu'à présent imposer des bornes trop strictes à son apostolat et se réduire à n'être (l'entreprise ne manquait pas de grandeur) à n'être qu'une école de chefs réservée aux Français, l'heure peut sonner — ne va-t-elle pas sonner? — qui appellera les autres races, catholiques ou non, aux exemples, aux leçons qui enchantent les Français. Il faut de plus en plus des ins-

titutrices de tout brevet et de tout diplôme, des infirmières, des lingères, des femmes entendues aux travaux de la maison, des champs, de la basse-cour, des filles au grand cœur, — pour les écoles, les dispensaires, les orphelinats de l'avenir, qui prépareront même des générations arabes, d'abord favorables à l'Église, et plus tard filles de l'Église.

Lavigerie écrivait à Mère Marie Claver : « Pour une œuvre si grande et si difficile, il faut des instruments parfaits, des âmes vraiment apostoliques, des saintes. » A N.-D. d'Alger, Dieu ne les a pas refusées. A N.-D. de Carthage, il les accordera; généreuses, aptes à souffrir, le noviciat de Sillonville les formera.

Certes, on peut y compter, les jours pénibles ne sont pas tous écoulés. Mais le noir, « ce nourrisson de l'enfer », cet « enfant du diable qui ravage toute l'âme (1) », les Filles de N.-D. de Carthage ne le connaissent pas. Pendant douze ans elles ont pu dire justement avec saint Paul : « Qui nous séparera donc de la charité du Christ? la tribulation? l'angoisse? la faim? le danger? la persécution? (2) » Si c'est à recommencer, elles recommenceront. Et aujourd'hui que la création d'un noviciat (3) s'impose, elles s'en remettent à la douce Providence qui jamais ne leur manqua, et elles lui chantent amoureusement : « *In te, Domine, speravi; non confundar in aeternum!* (4) »

René Cardaliaguet.

(1) Lettre du P. Griffon, 21 juillet 1884.
(2) Rom., VIII, 35.
(3) Pensionnat de Sillonville, Nabeul, Tunisie.
(4) Devise de la Fondatrice.

Pour la lecture spirituelle

ÉCRITS SPIRITUELS

I. — Auteurs anciens

Sermons de Tauler. *Traduction sur les plus anciens manuscrits allemands*, par les RR. PP. Hugueny, Théry, O. P., et A. L. Corin, de l'Université de Liége. — Paris, Desclée et Cie, in-8.

T. I. *Sermons* I-XXII. *De Noël à l'Ascension*, 1928; VI-366 pp., 16 fr.

T. II. *Sermons* XXIII-LIV. *Du dimanche après l'Ascension à l'Assomption*, 1930; 380 pp., 20 fr.

Cette traduction vise à rendre accessible au public français les œuvres authentiques du grand mystique rhénan, d'après les textes moyen-haut allemand qui paraissent les plus proches de la pensée originale. La tâche présentait de nombreuses et graves difficultés. Elles ont été résolues avec une grande compétence, au prix d'un très persévérant labeur.

Ces sermons, adressés surtout à des religieuses, contiennent une doctrine mystique très haute et toute pénétrée d'idées scolastiques. Tauler se rattache principalement au B. Albert le Grand, par l'école d'Eckhart. Mais il donne souvent à sa pensée un ton familier, la développe volontiers par des images et de fines analyses d'âmes. Les notes du P. Hugueny, très riches elles-mêmes de science spirituelle, expliquent et au besoin précisent heureusement le sens du texte.

Henri Bremond, de l'Académie française. *Les plus belles pages de Fénelon.* — Paris, Flammarion, 1930; in-18, 284 pp., 12 fr.

Tous les fragments réunis en ce volume s'encadrent dans

un récit biographique et un commentaire de M. Bremond lui-même, formant avec eux une trame continue. La spiritualité y occupe environ soixante-dix pages. M. B. aime Fénelon, « un des plus beaux génies religieux et de son propre siècle et de tous les temps ». Il a choisi de préférence, dans ses œuvres religieuses, les textes qui expriment « le plus clairement la doctrine du Pur Amour, sur laquelle sont uniquement basées son apologétique et sa métaphysique », et « sans laquelle il s'élèverait à peine comme écrivain au-dessus de l'abbé Fleury ».

II. — Auteurs actuels

Ouvrages d'ensemble

Paul Gontier, P. S. S. *Les Aqueducs spirituels, où l'on expose par quels voies et moyens nous est octroyée la vie surnaturelle de la grâce, prémices de la Gloire et de la béatitude du Ciel.* — Paris, Castermann, 1930; in-12, 282 pp., 10 fr.

Le titre, en son développement, montre à la fois le but de l'ouvrage et comment sa métaphore se rattache à la métaphore évangélique de la source d'eau vive.

Sous cette suggestive image, M. Gontier a écrit un beau livre de vulgarisation, plein de doctrine. Les chrétiens cultivés qui feront l'effort nécessaire à sa lecture y trouveront grande lumière sur la vie spirituelle. Des réflexions affectives et de sobres récits reposent l'attention.

Après avoir précisé la nature de la grâce sanctifiante (ch. 1), l'auteur étudie : l'aqueduc majeur, Jésus-Christ, médiateur universel entre Dieu et nous (ch. 2); les auxiliaires du médiateur, Très Sainte Vierge, anges, saints, prêtre (ch. 3); les aqueducs secondaires, prière, sacrements, messe, sacramentaux, actes de charité, actes vertueux, pratique des conseils, méthodes de sanctification (ch. 4). Les trois premiers chapitres sont très bons. Le quatrième, riche en excellentes choses, en entasse un trop grand nombre; de là une certaine lourdeur; de là aussi, à côté d'exposés très

clairs, quelques imprécisions ou jugements trop sommaires. — M. G. soutient contre saint Thomas — et à tort, croyons-nous, — que l'augmentation de grâce méritée par nos actes bons mais sans ferveur nous est accordée immédiatement.

P. Mézard, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. *La moelle de saint Thomas d'Aquin ou Méditations tirées de ses œuvres et distribuées pour tous les jours de l'année.* Traduction française par un religieux du même Ordre. — Paris, Lethielleux, 1930; 2 vol. in-8 de 452 et 352 pp., 30 fr.

Le recueil latin composé en 1905 par le P. Mézard se présentait comme un bel effort pour donner un aliment solide à la piété. Sans doute la composition demeurait, comme choix et disposition, un peu factice; sans doute elle était loin de grouper l'ensemble des sujets que saint Thomas peut fournir au contemplatif (elle en contenait très peu, en particulier, sur Dieu et les Perfections divines); sans doute aussi de telles analyses théologiques sont inégalement propres à exciter les affections de la charité. Le recueil avait cependant une grande qualité : il présentait directement du saint Thomas, c'est-à-dire des idées élevées, claires et précises, exprimées en un style ferme et concis, sans bavardage ni fadeurs.

L'ouvrage français offre les mêmes inconvénients et le même avantage. La traduction est généralement bonne et facile à lire, un peu lourde, trop littérale.

F.-D. Joret, O. P. *L'enfance spirituelle.* — Juvisy (Seine-et-Oise), Les Éditions du Cerf, 1930; in-8, 216 pp., 10 fr.

Ce livre est formé principalement des articles parus sous le même titre dans *La Vie Spirituelle*, mais légèrement retouchés et encadrés dans d'autres études qui les préparent et les complètent fort heureusement.

L'auteur, avec un sens surnaturel très avisé, pénètre à fond cette doctrine de l'enfance spirituelle et nous en montre les vertus éminemment réalisées, comme en leur

source, dans l'enfance du Christ. Son exposé se trouve ainsi tout pénétré d'Évangile. Il s'appuie également sur les maîtres spirituels les plus purs, de saint Paul à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Une lumineuse simplicité, une grande finesse psychologique, un souple talent d'écrivain, lui donnent un très grand charme.

Jos. Schrijvers, C. SS. R. *Les âmes confiantes.* — Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1930; in-16, 352 pp., 3,50 belgas.

Ce livre, qui n'est pas un traité en forme, est cependant appuyé sur une solide doctrine. Le P. Schrijvers veut apprendre aux âmes comment elles peuvent atteindre la perfection. La condition est la prière confiante. Le progrès se fait par degrés : d'abord, application spéciale aux vertus infuses (humilité et renoncement); puis, exercice plus intense des vertus théologales (connaître, aimer, imiter Jésus-Christ); enfin, influence plus forte, dans l'oraison et l'action, des dons du Saint-Esprit.

Çà et là un peu de confusion; quelques imprécisions de détail (sur la vie contemplative, par exemple); surtout les trois parties qui décrivent les degrés successifs du progrès spirituel demeurent un peu disparates. Malgré ce léger défaut, et grâce à sa réconfortante doctrine, à sa clarté, à son ton religieux, à son style sobre et incisif, ce beau livre apportera lumière et encouragement aux âmes désireuses de perfection.

Prière

H. Ramière, S. J. *L'Apostolat de la Prière en union avec le Cœur de Jésus.* 9e édition, précédée de la conférence du P. Ch. Parra, S. J., sur le P. Ramière et l'Apostolat de la Prière. — Toulouse, Apostolat de la Prière, 1929; in-12, xxxvi-298 pp.

Cet ouvrage du P. Ramière, publié en 1861, a puissamment contribué au développement de la grande association de prière de Toulouse. La seconde partie a un peu vieilli. La première contient un bref mais chaud exposé de la valeur

apostolique de la prière, surtout de la prière collective. Le P. R. y met en relief ces deux vérités : nous sommes incorporés au Christ; par la grâce sanctifiante Dieu vit en nous et nous fait vivre divinement (il avait la passion de ce dogme, dit le P. Parra). On souhaiterait quelques notes rectificatives : par exemple la doctrine thomiste sur la prière des pécheurs est exposée de façon un peu tendancieuse (pp. 69-71); l'apostolat protestant est jugé d'une façon bien sommaire (p. 127). En outre, le lecteur devra se rappeler la valeur hors de pair de la prière collective officielle de l'Église, la prière liturgique, car le P. R., tout à son but pratique, n'en parle guère.

François Mugnier. *La retraite d'après l'Encyclique « Mens nostra »*. — Le Christ-Roi, mai, pp. 235-249.

Analyse des idées principales de cette encyclique.

Passion de Notre-Seigneur

A.-D. Sertillanges, O. P., membre de l'Institut. *Ce que Jésus voyait du haut de la Croix*. — Paris, Flammarion, 1930; in-18, 284 pp., 12 fr.

Reprenant le livre qu'il avait publié sous ce titre en 1924, après l'avoir écrit à Jérusalem même, et qui a obtenu si grand succès, le P. Sertillanges en donne une édition nouvelle, allégée des détails historiques et archéologiques.

Ainsi resserré, son ouvrage gagne encore en puissance d'évocation, tant s'y unissent harmonieusement la science biblique la plus avertie, la théologie la plus sûre, l'intensité du sentiment religieux, une piété sobre et tendre, un art sans défaillances. Il évoque à nos yeux toute la vision du Christ agonisant : le Calvaire, Sion, le Temple, le Cénacle, le mont des Oliviers, les passants, les siens, ses ennemis, son tombeau, le Ciel. Il la fait nôtre en une émouvante méditation.

S'établissant ainsi en ce sommet, il prend de cette hauteur même un rayonnement unique. Toutes les âmes y trouveront profit. L'incroyant, attiré et retenu d'abord par

tout ce qu'il y verra de largement humain, y puisera un sentiment juste des grandes réalités chrétiennes. Le chrétien, quelle que soit sa culture, sera saisi par cette contemplation et ne pourra la quitter sans se jeter aux pieds de son Crucifix pour dire au Christ son amour et se donner plus pleinement à Lui.

B. Lavaud, O. P. *Le mystère de la Passion du Christ et des chrétiens.* — Liége, La Pensée Catholique, 1930; in-16, 64 pp.

Opuscule très riche en doctrine, malgré la brièveté trop grande de la seconde partie. Il aidera les chrétiens à mieux voir dans la Passion le témoignage de l'amour rédempteur et à porter plus courageusement leur croix à la suite de Jésus.

Abbé Gellé, docteur en théologie. *Vingt-cinq Chemins de croix.* — Paris, Bloud, 1930; in-16, 188 pp., 9 fr.

Notations brèves et suggestives, de forme poétique, de ton généralement simple et vigoureux, qui rattachent à Jésus Crucifié des aspects variés de la vie chrétienne : la Paix, la Foi, le Jeûne, la Défense catholique, etc.

Eucharistie

R. P. Plus, S. J. *L'Eucharistie.* — Paris, Flammarion, collection « Les Sacrements », 1930; in-16, 177 pp., 10 fr.

Le P. Plus a voulu « préciser sans érudition critique, mais avec sérieux et loyauté, ce qu'est la doctrine catholique sur l'Eucharistie ». Il a parfaitement réalisé son dessein. En même temps son livre demeure, d'un bout à l'autre, d'une lecture agréable, grâce à ses qualités de forme : clarté de l'exposé, anecdotes vivantes (parfois un peu vieilles cependant), ton alerte, chaleur discrète de beaucoup de pages.

Avec raison, le P. P. insiste très fortement sur l'union du chrétien au Christ par l'Eucharistie. Peut-être même ne marque-t-il pas assez, comparativement, la valeur cultuelle

de la Messe, le fait qu'elle est orientée vers Dieu avant d'être profitable aux hommes. En outre, choisissant pour la Messe la théorie du sacrifice-offrande, il aurait pu indiquer qu'il en existe d'autres. Quelques imprécisions : p. 79, sur la question de la quantité du corps du Christ dans l'Hostie; p. 116, à propos de la science religieuse exigée des enfants *bien portants* admis à la communion privée (Codex, C. 854); p. 112, à propos des *remèdes* ou du liquide permis avant la communion à certains malades (C. 858). Çà et là aussi quelques expressions peu françaises : perdurer, vestibule de la question, réadopter. Taches très légères, dans un livre difficile à faire, très réussi, et auquel nous souhaitons très large diffusion.

J.-B. Lemius, O. M. I., ancien supérieur de Montmartre, *Le culte du Cœur Eucharistique de Jésus.* — Paris, Téqui, 1930; in-12, 134 pp., 6 fr.

Triduum prêché à Notre-Dame de Grâce à Paris devant les confrères du Cœur Eucharistique. Le P. Lemius veut leur montrer combien cette dévotion est fondamentale. Il en marque bien l'objet formel : le Cœur de Jésus, symbole de l'amour suprême qui Lui a inspiré le don de l'Eucharistie. Il rappelle heureusement que l'Eucharistie domine toute la religion chrétienne. Le développement est progressif et bien ordonné. Il a parfois l'inconvénient, en sa forme oratoire, de paraître ramener tout le christianisme à la dévotion prêchée.

Les délices de l'intimité eucharistique, par l'auteur du *Secret des Communions ferventes.* — Arras, Brunet, 1927; in-18, 371 pp.

La première partie contient une série de trente exercices, dont chacun, long de quatre à huit pages, constitue une préparation et une action de grâces pour la communion. On communie pour honorer tel mystère de Notre-Seigneur, pour acquérir telle vertu, etc. Cette variété manifeste l'efficience universelle de la communion, tout en laissant un peu dans l'ombre l'essentiel : on communie pour s'unir à Jésus-Christ. La seconde partie groupe des formules pour les différents exercices de dévotion au Saint-Sacrement. En résumé,

manuel de piété sans prétention doctrinale, et tout orienté vers la pratique.

Sainte Vierge

B.-M. Morineau, S. M. M. *Chant de l'âme avec Marie. Élévations.* — Paris, Éditions Spes, 1930; in-8, 256 pp., 12 fr.

Le P. Morineau nous donnait récemment un beau volume doctrinal sur la Sainte Vierge. Il nous convie aujourd'hui à placer notre vie sous son patronage, à la servir et à nous laisser gouverner par elle, afin d'atteindre la perfection.

L'ouvrage se présente comme le commentaire, assez libre à la vérité, d'un chapitre du *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge du B. Grignion de Montfort.* Il forme autour de ce texte un chant de doctrine solide et d'émouvante vie, en marge duquel l'auteur invite ses lecteurs à faire à leur tour « chanter leur âme » avec Marie. Toute la vie chrétienne est ainsi envisagée et mise en relation avec la Sainte Vierge. Le P. M. s'est efforcé de n'en négliger aucun aspect, ni son aspect pénitentiel et ses exigences pratiques, ni son couronnement dans l'union mystique avec Dieu.

Beaucoup d'âmes liront avec intérêt et méditeront avec profit ces très religieuses Élévations, vivantes, pénétrantes, riches de doctrine, et, ce qui n'est pas à dédaigner en de pareils ouvrages, vraiment belles de forme.

François Pilet, S. M. M. *Le Secret Marial de la sainteté selon le B. L.-M. Grignion de Montfort.* — Paris, Téqui, 1929; in-8, VIII-252 pp.

Commentaire littéral, un peu long, du « Secret de Marie ».

Le Saulchoir.

J. Périnelle, O. P.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne).